

LES CHEMINS DE L'AMITIE

JE RENTRERAI TARD CE SOIR

HUGUETTE PEROL



1

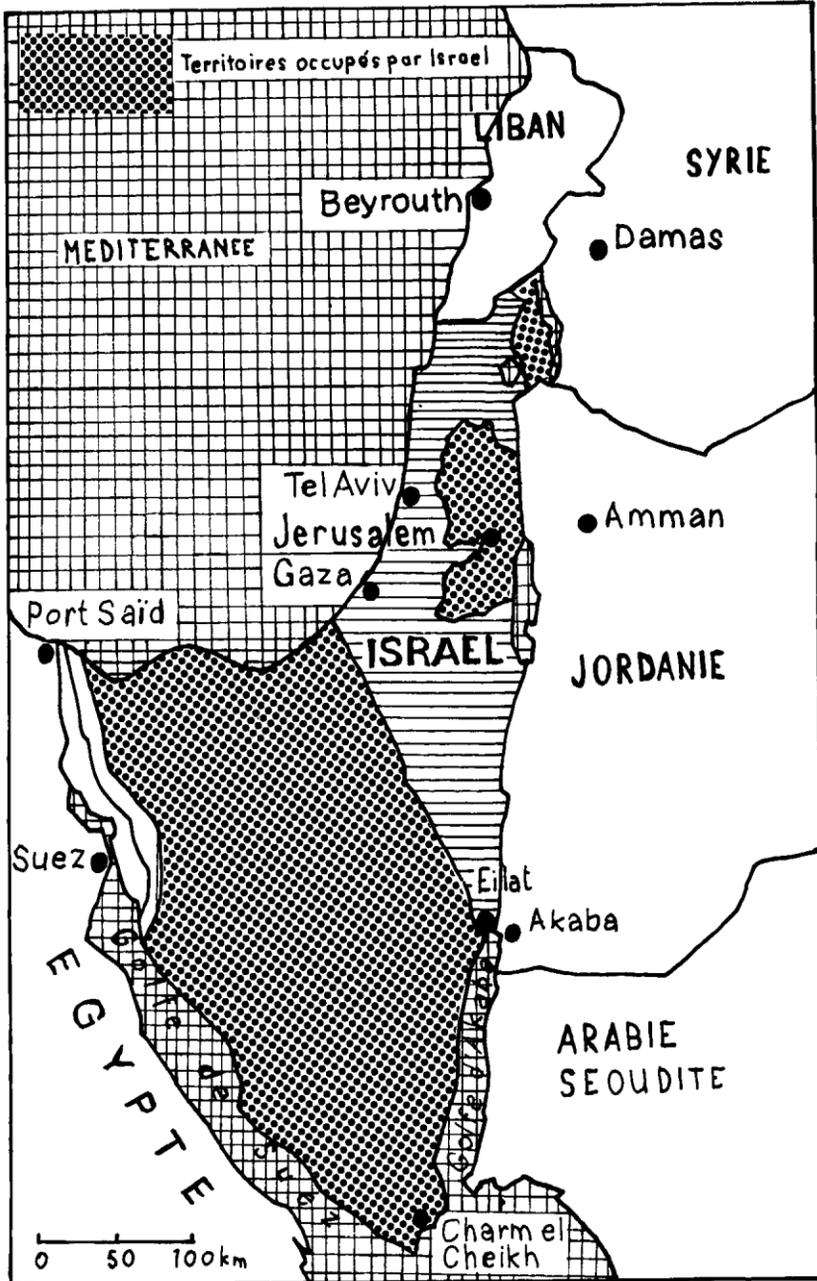
Je rentrerai tard ce soir

Huguette Pérol

HUGUETTE PEROL

**JE RENTRERAI
TARD CE SOIR**

LES CHEMINS DE L'AMITIE



Chapitre 1

LA FIN D'UNE AMITIÉ

Les deux hommes attachés dos-à-dos par les poignets s'étaient immobilisés au milieu de la place, les tempes ruisselantes, les cheveux collés au front, le cœur battant à grands coups sous la chemise, les muscles tendus dans un effort qu'ils savaient inutile.

Cette fois, ils étaient pris et bien pris, et les soldats qui avaient eu tant de mal à les ficeler les tenaient en respect.

Il y en avait une bonne vingtaine, prêts à tirer au moindre geste.

Un silence de mort entourait les prisonniers, contrastant avec les éclats de voix, les ordres brefs, et les coups de crosse qui s'abattaient sur les portes et les volets clos des maisons.

Dans les ruelles de Sahmata (1), la chasse à l'homme continuait.

Au pied d'un mur, les femmes du village, accroupies dans leurs jupes chiffonnées, les mains appuyées sur la bouche, étouffaient les plaintes qui montaient malgré elles. Certaines berçaient sur leurs genoux un bébé dont on ne voyait que la petite tête ronde émergeant d'un paquet d'étoffes.

Les hommes s'étaient massés un peu plus loin. C'étaient pour la plupart des fellahs en sarouals (2), le visage barré d'une moustache noire et drue, le kéffiyé (3) flottant sur les épaules. Ils échangeaient quelques propos à voix basse, s'interrompant de temps à autre pour rappeler à l'ordre les enfants qu'ils tenaient à garder près d'eux.

Un petit garçon qui paraissait avoir huit ans à peine s'était insensiblement rapproché des prisonniers. Il portait un tablier d'écolier en toile grise. Un paysan qui l'avait reconnu le retint par le bras :

- Reste là, Sami !

L'enfant se dégagea d'un mouvement vif.

(1) *Petite bourgade de Galilée, au nord de la Palestine.*

(2) *Paysans en pantalons à larges plis.*

(3) *Étoffe légère posée sur la tête et retenue par un lien noué autour du front.*

-- Laissez-moi, je veux parler à mon frère. Mais il n'alla pas plus loin. Il se sentait soudain sans force. Il n'avait presque pas dormi la nuit précédente. Il n'avait rien mangé depuis la veille. Les yeux grands ouverts sur l'exécution qui se préparait, il revoyait les événements des dernières vingt -quatre heures, et il lui semblait que le cauchemar continuait. Tout avait commencé sur les bancs de l'école. Il était à peine plus de neuf heures quand la première bombe avait éclaté. Le rectangle de ciel qu'encadrait la fenêtre était d'un bleu limpide: non, ce n'était pas le tonnerre. A la seconde explosion, l'instituteur, d'une voix calme, avait engagé les élèves à aller rejoindre leurs familles, et Sami était sorti le dernier.

Il avait longuement regardé son maître sans oser lui poser de questions, certain pourtant que celui-ci savait tout, les raisons profondes de cet orage déclenché par les hommes, et ce qui allait arriver aux gens de Sahmata. Mais le temps n'était plus aux paroles.

Au-dehors, le martèlement des bombes était devenu assourdissant. Les femmes galopaient, ramassant leurs jupes, traînant par la main les enfants qui trébuchaient, serrant les plus petits sur leurs poitrines. Sami courait, lui aussi, les mains collées aux oreilles. Il entra chez lui, encore tremblant, et appela sa mère à grands cris.

- Ommi! Ommi! (1)

Mais sa mère n'était pas là. Il y avait seulement Nour Eddine qui s'habillait en hâte dans un coin de la pièce.

L'enfant aimait avec ferveur ce frère, de douze ans son aîné. Nour Eddine avait pourtant un caractère difficile et indépendant. Il ne s'était jamais plié à l'existence monotone de Sahmata. Pour y échapper, il avait trouvé deux ans plus tôt un emploi de camionneur à Jérusalem, et n'était revenu au village qu'en raison des événements (2).

- Les parents sont encore dans le champ d'oliviers, je te croyais avec eux. Va les rejoindre.

(1) maman !

(2) Au lendemain de la proclamation de l'état d'Israël - le 14 mai 1948 - les armées arabes avaient tenté d'étouffer dans l'œuf le nouvel état, et la guerre s'était déclenchée à Jérusalem, dans le Neguev, en Galilée, et jusqu'aux con-

- Viens, je t'en prie, je ne veux pas y aller tout seul.

- C'est impossible, j'attends mes camarades. Du reste, les voilà.

L'instituteur venait de pénétrer dans la pièce, les bras encombrés d'un fagot de fusils. Il était suivi d'une dizaine de jeunes gens que Sami avait souvent vus les derniers temps en compagnie de son frère.

- Nous devons nous défendre, réfléchis un peu, nous n'allons pas nous laisser chasser d'ici sans rien faire. Nous sommes chez nous. Et baissant le ton parce qu'il avait réalisé que Sami n'était encore qu'un enfant :

- Ils doivent s'inquiéter là-bas, dépêche-toi, Pharaon! \

Ce surnom, Nour Eddine le donnait à son frère depuis qu'il lui avait trouvé une ressemblance avec les rois d'Égypte aux yeux longs et écartés. Mais c'était aussi un mot d'affection qui venait à bout des moments difficiles. - J'y vais. Ne t'en fais pas pour moi.

Nour Eddine lança :

- Cachez-vous dans la citerne, c'est ce qu'il y a de plus sûr.

Sami acquiesça d'un signe de tête. Il claqua derrière lui la porte d'entrée de la maison et prit ses jambes à son cou.

En passant à la hauteur d'un figuier sous lequel s'abritaient quelques voisins, une violente explosion le projeta à terre. Il se releva, suffoqué par les tourbillons de poussière, et il s'approcha de l'arbre aux branches arrachées et tordues.

Les voix qu'il avait entendues un instant plus tôt s'étaient tues. Il sentit sous ses mains les corps inertes, et devina à travers la déchirure d'une robe une plaie béante qui saignait. Il eut un haut-le-cœur et se remit à courir. Il avait touché la mort du doigt. Une indicible frayeur s'était emparée de lui.

Enfin, il aperçut sous les oliviers, les silhouettes rassurantes de son père et de sa mère ainsi que de sa petite sœur Houda. Il fit un dernier effort, et s'écroula à leur pied tout frissonnant d'horreur et de dégoût. Il n'avait plus peur pourtant, il n'était plus seul.

Ils s'étaient rendus tous les quatre dans la citerne déjà remplie de

fins du territoire égyptien. C'est cette guerre qui déferlait sur Sahmata en ce début d'octobre de la même année.

voisins. Combien de temps y étaient-ils restés? Il n'aurait su le dire, car il avait somnolé. Il se souvenait seulement d'avoir éprouvé une sorte de soulagement, quand les premiers soldats israéliens entrés dans Sahmata les avaient fait sortir de leur trou pour les rassembler sur la place avec les autres villageois.

La bataille s'était apaisée, mais on tirait encore. Quelques paysans débordés par le nombre, furent arrêtés au fur et à mesure de l'opération de nettoyage.

Nour Eddine était arrivé, encadré de deux hommes en armes. Sa chemise était déchirée, son front en sang. Devant lui marchait le fils du tailleur. Ils avaient dû être pris ensemble. Ce qui s'était passé ensuite était vraiment stupide. Nour Eddine s'était penché au-dessus de la fontaine, il avait lavé sa plaie, puis il avait glissé la main dans la poche arrière de son pantalon pour y prendre son mouchoir. Alors, un des soldats se méprenant sur ce geste l'avait frappé, et Nour Eddine lui avait sauté à la gorge...

« Ils vont le fusiller! se répétait maintenant l'enfant, et personne ne tente quoi que ce soit. »

Il haïssait les soldats, mais il en voulait aussi à tous les gens du village qui restaient là à ne rien faire. Il n'y avait que le fils du tailleur qui avait pris le parti de son ami, et il allait mourir ... Sami n'osait regarder sa mère que soutenaient quelques femmes, et son père paraissait tellement calme.

Abdallah était croyant. Sans doute attendait-il une aide d'En Haut.

Les soldats discutaient âprement. L'un d'eux enfin, celui qui avait frappé Nour Eddine, obligea les prisonniers à reculer jusqu'au mur de l'école qui se dressait à quelques pas de là.

Les autres soldats restèrent en retrait sans intervenir, comme si cette décision ne les concernait pas. On entendit le cri déchirant d'une femme. Les yeux de Nour Eddine brillaient d'un feu étrange. Encore un instant de vie et tout serait fini...

Il y eut un bruit de pas. Un officier en tenue de campagne traversait la place en courant.

C'était un homme d'une trentaine d'années, court et trapu, les cheveux noirs et bouclés sous le casque à treillis. Il leva le bras :

- Ne tire pas! Tu es devenu fou!...

Le soldat abaissa lentement son fusil.

- Détache-moi ces types en vitesse.

Et comme personne ne -semblait avoir entendu son ordre, il trancha lui-même la corde qui liait les prisonniers, puis se planta devant Nour Eddine qui frottait ses poignets endoloris.

- Toi, alors! Toi, ici! Je t'ai reconnu de très loin, et je ne pouvais pas y croire... Une minute de plus, en tout cas...

Il ne trouvait pas d'autres mots, et riait, d'un rire nerveux qui cachait mal son émotion.

Nour Eddine n'osait empoigner aux épaules cet ami qu'un prodigieux hasard avait conduit jusqu'à lui. Un vertige l'avait saisi soudain. La joie d'être en vie. L'air de son village le grisait. Autour d'eux, la tension était tombée, et certains comme Abdallah, criaient au miracle. Seul, Sami ne semblait pas surpris. Sous le battledress de l'officier, il avait reconnu Gabriel Boulakia, gérant de l'entreprise de transport pour laquelle avait travaillé Nour Eddine.

Il se souvenait du jour où son aîné l'avait emmené à Jérusalem en camion, pour lui montrer la ville.

Gabriel avait été très gentil avec lui. Il lui avait offert une glace à la gomme arabique saupoudrée de pistache. Et puis, les temps difficiles étaient venus (1) ; et il avait appris que le gérant avait rejoint l'armée qui se battait en Palestine.

Un jeune soldat blond au visage d'ange s'approcha de l'officier.

- Et pour le repas, mon lieutenant?

- Que les femmes fassent du pain pour la troupe. Veillez à ce que tout se passe dans l'ordre. Je ne veux pas d'incidents.

Le lieutenant Boulakia avait une assurance tranquille et une autorité surprenante. Quelques mois de vie militaire l'avaient transformé. Pourtant, Nour Eddine qui le connaissait savait que son ami était resté

(1) *La guerre avait brutalement succédé aux émeutes et au terrorisme. L'heure du choix avait sonné pour les Juifs et les Arabes de Palestine.*

un homme bon et humain, plus doué pour la paix que pour la guerre. Les familles se dispersaient, soulagées à l'idée de regagner leurs maisons. Abdallah avait emmené sa femme et Houda. Les deux amis, que le conflit avait séparés puis remis en présence, se retrouvaient face à face, libres de parler, mais ils ne savaient plus quoi se dire.

Au-delà de la fontaine, des soldats couraient après les poulets et leur tordaient le cou avec des cris de triomphe. Sami qui n'avait pu se résoudre à rentrer chez lui sans son frère s'indigna :

- Nour Eddine! Regarde! Ils tuent les poules sans les saigner. C'est un péché.

- Un péché? dit le jeune homme en haussant les épaules. C'est un mot de temps de paix. Avec la guerre, il ne restera pas grand chose des principes et des habitudes.

Il hésita avant d'ajouter comme à regret : - Et même des amitiés.

Son regard croisa alors celui de Gabriel.

- Nous resterons toujours des amis, Nour Eddine, tu le sais bien.

- Nous étions des amis, c'est vrai... Et sans toi, je serais mort.

Les deux hommes se mirent à arpenter la place côte à côte, suivis à distance par Sami. Trois ou quatre soldats, assis sur leurs talons, plumaient d'une main experte les volailles dont certaines battaient encore des ailes. Quelques paysans attardés se retournaient sur eux en passant.

- Ce n'était pas ton heure, fit remarquer l'officier. Toi et moi, nous croyons au destin, et nous avons raison.

- Le destin me réserve sans doute d'autres surprises, à moi, aux autres et au village!

- Au village? Mais il n'est pas question de vous accrocher ici, ce serait de la folie!

- Quitter Sahnata? Jamais!

Gabriel, exaspéré, prit son ami par le bras. - Je te supplie de me croire et de suivre mon conseil, Nour Eddine, c'est une question de vie ou de mort pour toi et pour les tiens. Je connais les ordres que nous avons reçus, si toi tu les ignores. Ramasse en vitesse ce que tu pourras emporter, et éloigne-toi d'ici.

- Et si nous décidions de rester quand même?
 - Vous n'avez plus le choix. Réfléchis et ne sois pas obstiné, pour une fois. Et puis, la paix est au bout.
 - La paix? Quelle paix? Il n'y a de paix que pour ceux qui gagnent. Il y eut un silence gêné. Tout avait été dit désormais.
 - Au revoir, Nour Eddine. Nous nous reverrons. Si Dieu le veut!
 - Tu ne me reverras plus, Gabriel. Plus vivant en tout cas. Adieu!
- Les deux hommes échangèrent un regard triste, et Nour Eddine s'éloigna le premier, sans se retourner, suivi du petit Sami.

Chapitre 2

UN VILLAGE RAYÉ DE LA CARTE

Les soldats israéliens s'étaient éparpillés dans le village. Ils avaient fait cuire leurs poulets sur des feux de bois allumés en plein air, et les femmes leur avaient apporté, dans des serviettes nouées aux quatre coins, les pains ronds, plats et dorés qu'elles avaient préparés, avant de s'en retourner chez elles. Pour celles qu'un deuil n'avait pas frappées, la journée s'achevait comme n'importe quelle autre journée, et la plupart d'entre elles se demandaient si en fin de compte la troupe n'allait pas repartir, oublier Sahmata, les laissant à l'écart de la tourmente. Les villageois, pendant ce temps, enterraient leurs morts. Il y en avait une trentaine. L'instituteur était parmi les victimes.

Les corps mutilés avaient été enveloppés dans des draps ou des couvertures, déposés à même la terre avant le coucher du soleil selon la coutume musulmane, et les tombes tournées en direction de La Mecque (1) étaient venues s'ajouter aux autres tombes du cimetière. L'imam (2) avait mené la cérémonie et récité les prières. Tout avait été rapidement réglé. Il n'y avait eu ni pleureuses, ni drapeaux rouges (3), ni homélies.

En rentrant chez eux, Abdallah, Nour Eddine et Sami avaient traversé la place. Près de la fontaine, des hommes en tenue de combat, tête nue, assis à même le sol, mangeaient et buvaient joyeusement.

En passant à leur hauteur, Nour Eddine reconnut la voix chaude de Gabriel qui dominait les autres, et des souvenirs heureux lui revinrent à l'esprit.

Les rapports entre Nour Eddine et Gabriel avaient toujours été faciles. Ils s'étaient connus en 1945. La Palestine vivait alors les derniers

(1) Ville sainte d'Arabie Saoudite où les musulmans sont tenus de se rendre une fois dans leur vie en pèlerinage.

(2) Prêtre.

(3) La coutume veut que des drapeaux rouges soient plantés pendant quelques jours sur les tombes de ceux qu'une mort violente a frappés.

mois du mandat anglais. L'arrivée des nouveaux immigrants juifs, l'accroissement du terrorisme (1) et l'opposition grandissante des Arabes étaient des sujets qu'ils évitaient d'aborder. Il leur arrivait de commenter les tables rondes, les conférences internationales (2), et ils le faisaient sans passion. Depuis des générations, les familles des deux amis partageaient la même terre, parlaient la même langue et vivaient au même rythme.

- Nous descendons tous d'Abraham, disait parfois Gabriel à son ami, et nous prions le même dieu.

- Oui, mais votre mère s'appelait Sarah, et la nôtre Hagal, cela fait une sacrée différence !

- Peut-être, mais que tu le veuilles ou non, nous sommes de la même race et nous nous ressemblons.

C'est au début de cette année 1948 que la guerre avait vraiment bouleversé leur existence avec le siège de Jérusalem. Pendant les semaines de trêve qui avaient suivi la reddition de la vieille ville, Gabriel et Nour Eddine avaient tenté de croire à une solution pacifique du conflit qui opposait les partisans du nouvel état sioniste à la majorité des Arabes de Palestine. Ils avaient repris leur travail, décidés à ne pas abandonner l'entreprise. Chaque jour, une nouvelle alarmante remettait leur avenir en question, mais ils demeuraient ensemble. Les marchés de Jérusalem avaient toujours besoin d'être approvisionnés en fruits et en légumes. Puis, la violence avait eu raison d'eux, et Nour Eddine répondant aux appels de son père avait regagné Sahnata, tandis que Gabriel rejoignait l'armée.

- Écoute ce roulement, dit Sami à son père, ce sont des avions.

Abdallah scruta le ciel.

- Je ne vois rien.

- Ce sont des tanks, corrigea Nour Eddine. La bataille se rapproche, nous n'en avons eu jusqu'ici qu'un avant-goût. Allons prévenir ma mère, il faut qu'elle retourne s'abriter dans la citerne avec les petits.

(1) Le 22 juillet, l'Irgoun, organisation terroriste juive, avait fait sauter le quartier général anglais de Jérusalem.

(2) Le problème de la Palestine n'a pas cessé depuis plus de trente ans de faire l'objet d'innombrables débats.

Dépêchons-nous. Ils arrivèrent devant leur maison, et frappèrent à la porte, mais la mère ne se décida à ouvrir qu'après avoir reconnu la voix de son man.

- Leïla, vite, vite! Il ne faut pas rester ici, ils arrivent en force. Où est Bouda?

Leïla se retourna vers la fillette qui se cachait dans ses jupes.

- Elle est là. Je ne l'ai jamais vue aussi nerveuse.

Houda était une enfant de quatre ans aux yeux noirs et vifs, aux cheveux courts et bouclés, aux membres graciles.

- Viens avec moi, lui dit Nour Eddine en la prenant par la main, n'aie pas peur .

La petite s'agrippa à sa mère et refusa de lâcher prise. Nour Eddine s'impatientait de voir tout ce temps perdu pour un caprice. Il saisit sa sœur par la taille et la souleva de terre sans se préoccuper de ses cris.

- Tu lui fais mal! Intervint Leïla

- Cela vaut mieux que de la voir prise au milieu d'un tir d'obus, et nous avec elle. Sami regarda sa sœur qui pleurait maintenant sur l'épaule de son frère aîné, ses boucles brunes secouées par les sanglots, ses petites jambes se balançant dans le vide. Houda n'était décidément qu'un bébé, et il eut soudain conscience d'être un homme. En pensant à l'éventualité d'une nouvelle nuit dans la citerne, il décrocha un burnous. Leïla avait pris un châle et une couverture, mais déjà Nour Eddine les entraînait au-dehors.

- Au diable les couvertures, nous serons peut-être morts dans une heure.

Ils sortirent en hâte. Nour Eddine tenait Houda serrée contre lui. La petite avait séché ses larmes. En passant devant chaque maison, Abdallah frappait aux portes et aux fenêtres et criait :

- Les chars arrivent!

Mais la plupart des voisins étaient déjà loin. Certains s'étaient réfugiés dans la mosquée, d'autres dans la citerne, beaucoup s'étaient réunis sur la place, une fois encore. Les gens de Sahmata depuis toujours se retrouvaient là: pour les marchés, pour les fêtes, pour le retour des pèlerins que l'on accueillait dans un concert de chants, de vous-vous, de claquements de drapeaux.

Les soldats avaient quitté Sahmata, ne laissant de leur passage que des foyers éteints. Les gens qui erraient ressemblaient à des moutons égarés dans leur propre bergerie.

Le roulement s'amplifia. Bientôt, on vit apparaître les chars du côté du cimetière, mais il devait y en avoir aussi à l'opposé du village, là où s'étagaient en larges planches les cultures de fèves et les champs d'oliviers.

Près de la fontaine, des débris de carcasses de poulets jonchaient le sol. Nour Eddine songea à son ami. Où était-il maintenant, vers quel nouveau village roulait-il dans sa jeep, porteur du même message de malheur ? Depuis qu'il avait endossé l'uniforme, Gabriel Boulakia n'était plus qu'un rouage dans la machine de guerre broyeuse d'hommes.

Tout à coup, il y eut un grand silence : les chars s'étaient immobilisés. Leurs silhouettes massives d'insectes aux antennes mouvantes, aux flancs invulnérables, cernaient le bourg.

- Ils ont pris position, dit Nour Eddine. C'est trop tard pour la citerne.

Des militaires casqués et armés surgirent d'un peu partout. Nour Eddine ne s'était pas trompé. Ce n'était pas le commando venu quelques heures plus tôt, mais une vague d'hommes qui se déversait sur la place, se répandait dans les rues, poussant devant elle les familles qui couraient dans le plus grand désordre.

Abdallah tenait sa femme par la main. Celle-ci, dans la bousculade avait perdu ses sandales. Elle se baissa et regarda autour d'elle dans l'espoir de les découvrir, mais son mari l'entraîna. Il n'était pas question de s'arrêter; il fallait fuir, personne ne savait encore où, mais fuir.

Sami, craignant d'être séparé des siens, s'accrocha à la chemise de son frère. De temps à autre, il se retournait pour voir la troupe qui avançait implacablement. Ils passèrent devant la mosquée d'où partaient des cris aigus de femmes et se retrouvèrent dans le champ d'oliviers. Le train de la course s'était ralenti, les hommes s'essoufflaient, les enfants rechignaient à avancer. Enfin, les familles atteignirent les hauteurs qui dominaient Sahmata, et les soldats cessèrent de les pourchasser. Tout en bas, au-delà des oliviers, on pouvait voir le village, assemblage de cubes blancs ou ocrés animé de quelques rangées d'ar-

bres, et que dominait le minaret.

Sami repéra sa maison un peu à l'écart, à l'ombre d'un figuier. Elle était bâtie en pierres taillées, des pierres récupérées sur des champs de ruines et qui avaient l'âge des croisades. Un escalier extérieur menait à la terrasse où séchaient des chapelets de piments rouges, et l'on apercevait sur le côté, le four à pain qui fumait encore.

Leila, à bout de force, s'était assise.

- Que vont-ils faire de nous? demanda Sami à Nour Eddine.

Il désigna du doigt la troupe qui s'était massée quelques mètres plus bas.

- Plus rien maintenant, puisque nous leur avons laissé le champ libre.

- Tu veux dire qu'ils n'enverront plus de bombes ni d'obus? Qu'ils n'arrêteront plus personne, comme ils l'ont fait ce matin?

- Je pense qu'ils ont sûrement une autre idée, et nous n'allons pas tarder à savoir laquelle.

Le village semblait tellement paisible tout à coup qu'Abdallah annonça à Leila :

- Les soldats ont dû perquisitionner partout. C'est peut-être pour cette raison qu'on nous a amenés jusqu'ici, mais tout est calme, nous allons sûrement rentrer chez nous.

Il terminait sa phrase quand la première maison vola en éclats, puis ce fut une autre, et une autre encore. Sahnata se désintégra (1).

L'école s'écroula à son tour, bientôt suivie par la mosquée dont le minaret oscilla un instant avant de s'abattre d'un seul coup.

La poussière soulevée par les explosions dissimula bientôt l'amas de ruines qui flambait par endroits. Quelques femmes, perdant l'esprit, se roulèrent à terre, d'autres sanglotaient.

Sami regarda Abdallah qui se tenait debout près de lui, face aux décombres fumantes. Deux larmes roulaient le long de ses joues et se perdaient dans sa barbe. C'était la première fois que l'enfant voyait pleurer son père, et il détourna la tête tandis que le fellah s'essuyait les yeux avec un coin de son kéfiyé.

(1) *D'après une liste établie par le Or. Shahak, historien et géographe palestinien : 385 villages auraient été détruits en Palestine, sur les 475 existant avant l'exode de 1948; certains pendant l'avance des troupes, d'autres après le départ de leurs habitants.*

Chapitre 3

LES SAUTERELLES

Gabriel avait malheureusement raison, nous ne pouvons pas nous accrocher ici, dit Nour Eddine à son père.

Sur la route; une file de camions militaires chargés d'hommes en treillis roulaient lentement, suivis de quelques chars. Les villageois ne savaient quel parti prendre. C'était la débandade.

Abdallah se pencha vers sa femme qui était restée assise, hébétée, ne parvenant pas à croire ce que ses yeux voyaient.

- Leila, un peu d'énergie, nous allons nous réfugier chez ma sœur Zohra, à Rmeich. Ce n'est pas si loin, nous y serons ce soir. Après, nous verrons.

Mais Leila refusait obstinément de se lever.

- Nous ne pouvons pas partir sans rien emporter. Il faut prendre à la maison des provisions, des couvertures, notre âne les porter.

Abdallah songea avec amertume qu'il avait acheté la semaine précédente un sac de semoule, dix boîtes de sucre, des haricots, sans parler de l'huile et de la viande séchée. Il y avait sous les décombres de quoi se nourrir pendant deux ou trois mois. L'âne devait courir la campagne avec les moutons et les chèvres, et il n'était pas question de compter sur son aide; mais il était possible de se charger de deux ou trois couffins.

- Je vais tâcher de récupérer quelque chose, si je peux. Ce n'est pas sûr.

- Fais attention, dit Leila, déjà inquiète. Il y a des maisons qui brûlent.

Abdallah rassura sa femme, puis, s'adressant à Nour Eddine :

- Reste auprès de ta mère, lui dit-il.

- Non, je viens avec toi. Tu n'y arriveras jamais tout seul.

Mais tous ceux qui avaient eu l'intention d'arracher aux ruines un peu de leurs biens ne purent aller très loin. Les chars qui avaient progressé interdisaient maintenant l'accès du village et lançaient des salves qui ressemblaient à des coups de semonce.

Sami prit peur. Cette fois, Gabriel ne viendrait pas sauver Nour Eddi-

ne. Leila appela de la voix et du geste son mari qui battait en retraite avec les autres. Le bien auquel ils pouvaient prétendre désormais, c'était leur vie, une vie que tout menaçait.

La horde des villageois s'engagea sur la route. Le tir d'obus les suivait à distance, les jetant en avant dans une course éperdue.

Les femmes qui, un moment plus tôt poussaient leurs maris à aller fouiller les décombres, les entraînaient derrière elles, les bébés serrés dans leurs bras, les enfants trottant de toute la vitesse de leurs jambes.

Les chars continuèrent pendant quelques minutes leur poursuite, comme pour forcer les fuyards à ne pas ralentir leur allure, puis ils s'arrêtèrent, jugeant inutile d'aller -plus avant. Sami n'osait se plaindre, mais son cœur cognait à grands coups dans sa poitrine, et il souffrait d'un point de côté. Il n'était pourtant pas question "de s'asseoir, et tout en traînant la jambe, il jetait des regards d'envie sur la petite Bouda qui trônait sur les épaules de Nour Eddine.

Bientôt, les chars ne furent plus que de gros points noirs à l'horizon. L'angoisse de l'avenir gagnait tous ceux qui déjà oubliaient qu'ils avaient failli mourir. Au carrefour d'un chemin, une troupe de paysans se joignit aux réfugiés de Sahmata. Ils étaient venus à travers champs, traînant derrière eux des moutons et des chèvres. Les femmes coiffées de la kouffia étaient chargées de couvertures, et les hommes portaient sur leurs épaules d'énormes baluchons.

Il y eut un conciliabule au beau milieu de la route, et Sami, trop heureux de pouvoir prendre enfin un peu de repos, s'assit sur une grosse pierre. Sa crampe avait disparu, mais son appétit s'était cruellement réveillé. Sa mère ne lui avait donné qu'un morceau de pain et une mince lanière de guédid (1) avant la cérémonie du cimetière. Il détailla d'un œil inquisiteur les paquets ventrus que les paysans avaient posés à terre. Sans doute y avait-il là, bien à l'abri dans des serviettes, de quoi se rassasier largement: des galettes, des olives, peut-être des gâteaux..., mais les gens ne songeaient qu'à parler, sans se soucier des besoins des enfants. Et puis, peut-être gardaient-ils leurs provisions pour eux; les lendemains s'annonçaient difficiles et chacun pouvait être tenté de se montrer égoïste.

(1) *Viande de mouton séchée et salée.*

Sami en était arrivé à ce point de ses réflexions quand il entendit derrière lui la voix d'Abdallah.

- On repart, mon fils.

- Nous serons à Rmeich pour dîner? J'ai très faim, tu sais.

- Rmeich a été bombardé, Sami. Il n'en reste plus qu'un amas de pierres, comme Sahmata.

- Et la tante Zohra ?

- Elle a été tuée, et avec elle, l'oncle et les enfants. Dieu ait leur âme!

L'enfant évoqua sa dernière visite à Rmeich. Sa tante Zohra était une jeune femme ronde et rieuse. Elle lui avait préparé des pains au sésame qu'elle avait tartinés de miel. Il revit ensuite le figuier déchiqueté, et au-dessous l'amas informe des corps. Il était impossible que Zohra fût morte ainsi, pas plus que l'instituteur qui était en vie hier encore, et que Nour Eddine disait avoir porté en terre.

- Comment peuvent-ils savoir que c'est bien le village de la tante Zohra qui a été bombardé, et pas un autre ?

- Tous ces gens sont des survivants de Rmeich, dit simplement Abdallah, ceux qui ont eu la sagesse-de partir plus vite, en emportant quelques affaires avec eux.

Au loin, on entendit le bruit sourd des obus et la peur fut à nouveau plus forte que la faim, le chagrin et l'incertitude du lendemain.

Les villageois de Sahmata et de Rmeich poursuivirent leur marche vers le nord. Au-delà, il y avait la certitude de se trouver en pays ami. Pour chacun d'entre eux, c'était la promesse d'un abri, d'un peu de pain, mais aussi l'espoir de se faire entendre des gouvernements voisins et d'obtenir une aide qui leur permettrait de réintégrer leurs terres (1).

Le temps était au gris, mais les échos de la guerre s'estompaient. Ils avançaient à travers des paysages familiers. C'étaient les mêmes orangers, les mêmes jardins, les mêmes champs d'oliviers.

Poussés par la faim, les enfants ramassaient des fruits dans les vergers et des légumes encore abondants dans les potagers, sans que personne

(1) Appuyés par les pays arabes dans leur lutte menée contre le futur état d'Israël, les Palestiniens partirent pour l'exil avec la certitude que cette aide ne faiblirait pas.

ne vînt troubler leur cueillette. Toute vie humaine semblait s'être retirée de Galilée. La nuit, les familles se groupaient sous les arbres pour se tenir chaud et s'éveillaient avec le soleil.

Au troisième jour du voyage, Leïla fut incapable d'avancer. Privée depuis le départ de Sahmata de ses sandales, elle avait les pieds en sang, et Abdallah dû la porter sur son dos, relayé de temps à autre par Nour Eddine. Au soir du quatrième jour, les réfugiés rencontrèrent des fellahs, des troupeaux de chameaux et de chèvres et des femmes portant des paniers sur leurs têtes. C'était un retour de marché, comme il yen avait à Sahmata tous les mardis.

Ces jours-là, en sortant de l'école, Sami allait voir les agneaux blancs et les chevreaux noirs que les bergers lui mettaient volontiers dans les bras. Quand il avait une pièce en poche, il achetait des cacahuètes décortiquées que le marchand puisait à même un grand tas à l'aide d'une boîte de conserve vide. L'enfant aurait donné tout au monde pour une poignée de cacahuètes ou un petit pain. Mais il ne fallait pas y songer. Il regarda autour de lui la foule dépenaillée que trois journées de marche et de jeûne avaient marquée au visage. Les gens de Sahmata ressemblaient ainsi à ces nuages de sauterelles qui s'abattent quelquefois sur la Galilée.

Les sauterelles, cette plaie redoutable, dévoraient tout : graines, jeunes pousses, jusqu'aux feuilles d'arbres qu'elles laissaient nus et décharnés, et les paysans s'efforçaient de les éloigner en tapant sur des darboukas (1) pour les effrayer.

Qui allait nourrir toutes ces bouches ? Et sur quel coin de terre allaient s'abattre ces bandes faméliques qui regardaient avec avidité les potagers et les arbres fruitiers autour des maisons éparées ?

Houda, qui avait longtemps dormi dans les bras de son frère, s'était assise auprès de Leïla qui dénouait les chiffons dont elle s'était enveloppée les pieds.

- Je veux manger, dit-elle en se frottant les yeux de ses deux poings.

- Viens, proposa Sami, nous allons cueillir des oranges; il y a peut-être aussi des fèves, du maïs ou n'importe quoi de bon à prendre par ici. Le

(1) *Sorte de tambour.*

frère et la sœur se prenant par la main partirent à travers champs, bientôt suivis d'une vingtaine d'enfants.

Un vieil homme, juché sur son âne, jeta à la cantonade :

- Vous feriez mieux de garder vos gamins, vous allez avoir des histoires.

Mais les enfants grimpaient déjà aux arbres, arrachaient les fruits de leurs branches, et cueillaient des fruits qu'ils avalaient gloutonnement.

Une femme sortit de sa maison, vomissant des injures. Elle s'empara d'un bâton et en menaça les petits affamés.

Nour Eddine courut au-devant de son frère, et souleva de terre Houda qui pleurait sans lâcher pour autant l'orange qu'elle tenait à deux mains.

- Nous ne sommes plus chez nous, Pharaon! Nous avons franchi la frontière, nous sommes à Nabatiyé (1).

- Mais, protesta Sami, tu nous avais dit qu'une fois arrivés dans un autre pays...

- Je me suis trompé, voilà tout. Tout le monde peut se tromper.

Ils revinrent sur leurs pas. L'enfant avait pris son air buté.

- Il ne faut pas nous en vouloir, Sami, ni même en vouloir à ces gens.

Nous nous attendions à un autre accueil, c'est vrai; mais nous avons eu tort de faire des promesses que d'autres devaient tenir à notre place.

Après tout, ces paysans sont chez eux.

(1) *Petite ville située dans le sud du Liban.*

Chapitre 4

LA BOUE

Les réfugiés traversèrent le Liban du sud au nord, et se fixèrent à quelques kilomètres de la frontière syrienne, non loin de Tripoli. Pour acheter du pain et quelques couvertures, les femmes avaient vendu en route les bijoux d'argent de leurs dots, qu'elles portaient sur elles sans jamais s'en défaire depuis le jour de leurs noces. Mais les sommes avaient fondu comme neige au soleil, et le premier souci des hommes avait été de proposer leurs services dans les agglomérations voisines : Batroun, Chekka, Beddaoui.

Privés de papiers, sans recommandations, les exilés n'inspiraient guère confiance, mais la plupart des Galiléens, prêts à accepter les tâches les plus difficiles et les plus mal payées, avaient trouvé à la longue des emplois occasionnels dans des fabriques de verre, chez des commerçants, ou encore dans les cimenteries de la côte.

Abdallah souhaitait travailler la terre.

- Je suis un fellah, disait-il, mon père était un fellah et mon grand-père aussi. Je ne sais rien faire d'autre.

Il entra cependant, faute de mieux, chez un boulanger pour y pétrir le pain et charrier les sacs de farine.

Nour Eddine, à défaut d'une place de chauffeur, trouva une entreprise de transport qui voulut bien l'engager comme manutentionnaire; il chargeait les caisses de légumes et les casiers de bouteilles.

Sami avait été engagé pour une pièce par jour, chez un cafetier où il servait les clients et essuyait les tables; mais après quelques verres cassés, il avait été renvoyé et avait accepté l'offre d'emploi d'un boucher qui lui faisait égorger, vider et flamber des volailles.

C'était un travail répugnant qui lui rappelait, en outre, la chasse aux poulets sur la place de Sahmata, mais il n'avait pas le choix, et pour mieux supporter les cris d'agonie des victimes, il pensait au repas du soir ou répétait machinalement des poésies qu'il avait apprises à l'école.

Dès qu'ils en eurent la possibilité, les réfugiés qui s'étaient installés sur

la plage à l'abri d'un bosquet de pins, achetèrent des tentes et les plantèrent à deux kilomètres de la mer, sur un terrain vague que la police locale leur avait assigné.

Sur ce coin de terre désolé où poussait une herbe rare, ils tracèrent des rues qui se coupaient à angles droits, et chaque famille jeta son dévolu sur l'emplacement qui lui paraissait être le meilleur. Il y eut des contestations et quelques brouilles.

Abdallah eut la chance de pouvoir monter sa maison de toile non loin d'un bouquet d'eucalyptus. Il orienta sa porte de telle façon qu'il pût voir les arbres le matin en s'éveillant et le soir avant de s'endormir. Il fabriqua des paillasses, acheta des couvertures, et une théière en fer-blanc émaillé.

Il pensait qu'ainsi, dans ce semblant de confort, Leïla se remettrait peu à peu de cette grande fatigue qu'elle n'avait pas réussi à surmonter depuis son départ de Sahmata.

Le temps s'était aggravé de semaine en semaine. Il faisait de plus en plus froid, et les couvertures furent bientôt insuffisantes.

Une nuit, le vent se leva, si violent que la plupart des tentes furent arrachées du sol. Les plus légères s'envolèrent lourdement comme de sinistres oiseaux noirs, et il fallut toute une journée d'efforts pour les remettre en place et en consolider l'assise à l'aide de pierres, de bâtons fichés en terre, et de cordes. La pluie n'avait pas cessé de tomber, la boue gagnait l'intérieur des abris, et rien, pas même les feux que les femmes entretenaient avec mille précautions, ne parvenait à sécher les vêtements.

La nourriture demeurait insuffisante. Les gains de Nour Eddine et d'Abdallah restaient si minces qu'il était difficile d'acheter autre chose qu'un peu de farine dont Leïla faisait des pains qui doraient sur une plaque de tôle, ou encore du bolghol (1).

Parfois, Nour Eddine rapportait un chou vert, des carottes, et préparait lui-même une soupe dont la bonne odeur se répandait dans les tentes alentour, excitant l'appétit autant que l'envie des autres. Il était exclu d'en faire profiter tout le monde, mais les parents de Sami ne manquaient jamais d'en offrir un bol à leurs voisins les plus proches,

(1) *Blé concassé.*

une famille de Rmeich que le ciel avait dotée de quatre filles (Abdallah disait sans sourire de quatre calamités!), lesquelles avaient entre huit et treize ans.

Loin de partager l'opinion de son père, Sami trouvait ses voisines très gentilles, plus agréables même que des garçons. Aussi, quand le boucher lui donnait quelques débris de viande grasse pour la soupe, il ne laissait à personne d'autre le soin d'aller leur en porter une part.

Ces soirs-là, il s'attardait auprès d'elles et les regardait broder à petits points de croix des robes de cotonnade noire que leur mère avait taillées et montées avec de larges manches et une jupe longue et ample sous l'empiècement aux mille couleurs (1).

Il s'émerveillait de voir combien les fillettes se montraient adroites. Chadia, la plus jeune, n'était pas la moins habile ni la moins appliquée, et Sami suivait d'un œil étonné et admiratif le va-et-vient rapide de l'aiguille, la main minuscule, vive comme une abeille, et le visage attentif, immobile, si rond et si pâle qu'il faisait penser à une petite lune.

- J'aimerais bien que ma mère brode une robe pour Houda, confia un soir Sami à ses voisines; mais quand elle a terminé sa journée, elle n'a plus la force de s'occuper de quoi que ce soit.

Les petites se regardèrent entre elles et reprirent leur ouvrage.

- Elle ira mieux dans quelques semaines, affirma enfin l'aînée, sans quitter sa broderie des yeux, ne te tracasse pas pour elle.

- Ta maman a dit à la mienne, l'autre jour, rajouta Chadia avec malice, qu'elle voudrait bien être plus vieille de trois mois.

- Pourquoi trois mois? interrogea Sami. Chadia ouvrit la bouche pour répondre, mais ses sœurs la firent taire, et Sami comprit qu'on lui cachait quelque chose. Quant à savoir quoi, l'enfant l'avait déjà deviné. C'était toujours le même mystère quand un bébé s'annonçait. Il se souvenait de la naissance de Houda, du trousseau que l'on avait préparé, du berceau, et surtout de la fête. Mais à Sahmata, tout était différent, la maison était confortable et la réserve bien garnie! Il ne voyait pas comment cette tente déjà exiguë allait pouvoir contenir un lit supplémentaire. Il chassa donc cette pensée désagréable de son esprit.

En avril, les pluies s'espacèrent, le soleil fit son apparition. Les tentes

(1) *Costume national des Palestiniennes.*

fardées de soleil perdirent leur sinistre aspect de chauve-souris, le cauchemar de la boue s'estompa et les enfants réapprirent à jouer. Dans ce décor transfiguré, Sami commença à croire que la vie allait peut-être changer, qu'ils auraient à nouveau un vrai toit et un jardin, comme son père le lui avait un jour promis, et qu'il retournerait à l'école. Peut-être sa mère allait-elle aussi retrouver sa vitalité d'autrefois... Mais en dépit du beau temps, Leila s'affaiblissait de jour en jour. Son terme approchait, elle était lourde et lasse et s'énervait pour un rien contre Houda qui s'agrippait à elle à longueur de journée.

Une nuit, Sami entendit des gémissements, puis, assez confusément, la voix de son père, mais il se rendormit.

Au matin, Leila reposait dans un coin de la tente, étrangement immobile, le visage pareil à un masque de cire. L'enfant s'approcha d'elle, et la voyant assoupie, il s'habilla et sortit.

Au-dehors, Abdallah parlait avec la mère des petites voisines. Il aperçut Houda qui jouait un peu plus loin, la silhouette de Nour Eddine qui s'éloignait.

- Ta mère a passé une mauvaise nuit, dit Abdallah à son fils, mais elle est calme ce matin et ne souffre plus. Nour Eddine va tenter de ramener un médecin. L'hôpital n'est pas loin. Va travailler comme d'habitude et tâche de ramener un peu de viande ce soir, nous lui ferons une bonne soupe pour la remonter, elle en a bien besoin.

Abgallah parlait peu, avec des mots sobres, mais à travers ce langage habillé de pudeur, l'enfant comprit que les jours de sa mère étaient en danger .

Ils avaient peu de chance de trouver un médecin et on l'éloignait parce que sa présence ne pouvait être qu'une gêne.

Il aurait aimé être auprès de Leila quand celle-ci s'éveillerait, mais Abdallah était le père, c'est lui qui décidait, et l'enfant obéit sans discuter. Tout au long de la journée, Sami pensa à sa mère. Il la revoyait, allongée sous les couvertures, les yeux clos, mortellement silencieuse.

Comment serait-elle à son retour? Mieux, peut-être? Il n'était pas rare qu'Abdallah s'alarmât pour un rien. Les angoisses et les souffrances qui précédaient une naissance annonçaient toujours la grande joie de la délivrance et le premier cri du bébé, Sami savait tout cela... et il

reprenait espoir.

Quand le patron eut enfin tiré le rideau de sa boutique, Sami dénoua son tablier aussi vite qu'il le put et il se mit en route.

Une heure de marche séparait la boucherie du camp des Palestiniens. Il allait d'un bon pas, partagé entre sa hâte de rentrer chez lui, et l'appréhension qu'il éprouvait à nouveau à l'idée d'apprendre peut-être une mauvaise nouvelle. Le trajet lui paraissait tantôt interminable, tantôt trop court. Une idée le tracassait aussi. Il avait oublié de réclamer un peu de viande à son patron, comme son père le lui avait suggéré, et il se demandait ce que l'on allait mettre dans la soupe.

Il reconnut Abdallah de très loin. Celui-ci devait guetter son retour. Près de lui se tenaient Nour Eddine et quelques voisins. Toutes les femmes du camp semblaient s'être donné rendez-vous à l'entrée de la tente. Sami rejoignit les hommes. Il regarda son père et attendit que celui-ci parlât le premier, mais déjà, il avait lu sur le visage émacié et barbu qu'il connaissait si bien, que tout espoir était perdu.

- Tu pourras y aller tout à l'heure quand les femmes seront parties, dit enfin Abdallah. Le soleil se couche, nous les conduirons demain toutes les deux là-bas.

De la main, il désigna un champ caillouteux au-delà du bouquet d'eucalyptus. Le fellah semblait avoir soudain vieilli de dix ans. Ses épaules s'étaient affaissées et ses yeux avaient perdu leur éclat. Il ajouta :

- J'ai sorti les paillasses et les couvertures pour la nuit, il ne fait pas froid.

Ainsi, Leïla était morte, et l'enfant - une petite fille sans doute -, était morte aussi. Sami se souvint avec désespoir qu'il avait rejeté d'avance l'idée de se serrer un peu plus sous la tente. Il aurait tout donné maintenant pour que le bébé fût en vie, et pour le voir dans les bras de sa mère.

L'enterrement eut lieu au petit matin, et la tombe creusée en haut du champ caillouteux, comme l'avait décidé Abdallah, parce qu'ainsi il pouvait la voir tout en restant assis devant sa porte. On avait enveloppé la mère et l'enfant dans une même couverture, celle qui avait été ramenée de Sahmata. Il n'y eut pas de repas de funérailles. Bouda fut

confiée aux voisines, et l'événement ne fut suivi que d'une soirée silencieuse où chacun put donner libre cours à son chagrin.

- Pleurez sur notre mère, dit Nour Eddine, pas sur le bébé. Celui-là du moins n'aura pas connu l'exil.

Chapitre 5

LE PAIN DES AUTRES

L'été qui suivit la mort de Leïla, Abdallah perdit son emploi. Le boulanger, qui avait engagé un réfugié plus jeune et plus expert, ne jugea pas nécessaire de fournir des explications à son commis.

Nour Eddine avait eu, par contre, la chance de remplacer un chauffeur malade, et il s'était vu confier un camion, laissant ainsi vacant son poste de manutentionnaire. Il proposa à son patron d'engager son père à sa place, mais sans succès. Pourquoi s'encombrer d'un homme déjà usé, alors que Nour Eddine qui était jeune et robuste, pouvait à la fois charger un camion et le conduire?

Privé de son travail, Abdallah qui, à cinquante ans, se sentait en pleine forme, devint amer et difficile à vivre. Il se déroba aux moindres tâches, et s'attardait des heures entières sous les eucalyptus à égrener son chapelet ou à converser avec des hommes de son âge, désœuvrés comme lui. Il se plaisait à évoquer son village, se montrait avide de nouvelles. Ces interminables discussions étaient son unique refuge, le seul moyen qui lui permettait d'oublier sa misère présente, le dernier plaisir qui lui était donné.

C'est Sami, une fois rentré chez lui en fin de journée, qui allait chercher Houda chez les voisines. Il allumait le feu et préparait le pain du soir. Alors, seulement, Abdallah se décidait à venir s'asseoir avec les enfants, mais il demeurait silencieux et se contentait d'écouter ce que Nour Eddine racontait à son frère, tout en posant son regard plus loin, du côté du champ où avait été enterrée Leïla. Il avait cessé d'exister.

En septembre, une commission d'enquête envoyée par l'UNRWA (1) vint s'enquérir des besoins des réfugiés dont le nombre, grossi de Palestiniens venus de la région de Haïfa, avait doublé.

Un fonctionnaire et une assistante établirent la liste de toutes les familles qui étaient en droit de demander des secours (2), et chacun

(1) « *United Nation Refugees of War Agency* », sigle désignant un organisme de secours aux réfugiés de guerre, créé par l'O.N.U.

(2) Il fallait pour cela avoir été domicilié en terre occupée avant 1948, avoir perdu sa terre et son domicile, ainsi que ses biens.

reçut, avec une carte, la promesse de recevoir des dons en nature, ainsi que la visite mensuelle d'un médecin.

En quelques jours, enfin, se dressa une tente sous laquelle furent installés assez de bancs et de tables pour qu'une soixantaine d'écoliers puissent y prendre place.

Toutes les mères de famille accueillirent avec enthousiasme ces initiatives, mais il n'en alla pas de même pour les hommes qui auraient préféré des éclaircissements sur leur avenir, l'indemnisation de ce qu'ils avaient perdu, et la certitude d'obtenir un travail. Or, la paix promise était venue (1), tout s'était réglé en dehors d'eux, et ils étaient en exil.

La première distribution de vivres eut lieu dans le plus grand désordre. Les femmes, privées depuis longtemps du nécessaire, se bousculaient devant les camions chargés de sacs de sucre, de farine, et de haricots. Il y eut des protestations, des disputes, et des enfants involontairement piétinés.

Nour Eddine avait décidé d'aller prendre lui-même la part qui revenait aux siens. Sa mère n'était, hélas, plus là! Son père se trouvait momentanément incapable d'assumer la moindre responsabilité; quant à Houda et à Sami, ils étaient encore trop jeunes pour affronter ce genre de bataille, et c'était une épreuve que cette attente impatiente, au milieu de gens que les privations avaient rendus avides et agressifs!

En ramenant ses rations, trois boîtes de fer à demi remplies de victuailles, Nour Eddine songea qu'il ne pourrait jamais s'habituer à cette nouvelle façon de vivre, et il se jura d'en sortir, un jour prochain ou lointain, mais d'en sortir! Il était plus facile de mourir d'un coup, les mains attachées derrière le dos plutôt que d'endurer l'humiliation et de subir l'interminable supplice de la misère et de l'exil.

Au début d'octobre, l'école s'ouvrit aux petits Galiléens, et comme ceux-ci étaient deux fois plus nombreux qu'on ne l'avait prévu, l'instituteur, Mahmoud, un Palestinien de Nazareth, partagea les élèves en deux groupes et décida qu'il y aurait une classe le matin pour les plus grands, une l'après-midi pour les plus jeunes.

(1) En février 1949, Israël signe un armistice avec l'Égypte, puis avec le Liban et la Syrie.

Mahmoud, qui voulait assurer le soir des cours de rattrapage, obtint enfin de l'UNR W A le concours d'une institutrice. Celle-ci arriva de Beyrouth. C'était une Palestinienne d'une vingtaine d'années, belle fille plutôt que jolie, qui s'appelait Nihad. Issue d'une famille bourgeoise de Haïfa, Nihad n'avait pas connu les camps, et son exil avait été jusque-là relativement confortable. Les parents de la jeune fille, installés au Liban depuis les premiers jours de la guerre, avaient vendu à temps leurs orangeries et emmené avec eux l'essentiel de leur fortune, offrant à Nihad la possibilité d'une existence heureuse; celle-ci cependant n'avait jamais eu d'autre idée que de passer son baccalauréat et de suivre un stage qui lui permettrait de devenir enseignante. C'est elle qui avait sollicité un poste dans un des camps palestiniens les plus démunis; sa place, disait-elle, était auprès des plus malheureux d'entre les siens et nulle part ailleurs.

Sami, qui avait toujours aimé l'école, avait suivi jour après jour l'installation de la tente; l'arrivée des tables et des caisses de livres, ainsi que la construction d'une pièce en parpaings que le fonctionnaire de l'UNRWA avait exigée pour Nihad.

Les voisins de Sami avaient taillé pour lui un cartable dans un morceau de toile de sac, et il y avait mis un crayon et un magazine illustré, en attendant les livres et les cahiers promis par Mahmoud.

L'enfant avait fait mille projets et pensé à tout..., sauf au boucher. La veille de la rentrée, c'est Abdallah qui en parla le premier.

- Alors, tu retournes à l'école? dit-il à son fils qui surveillait la cuisson du bolghol. J'en suis content pour toi, mais as-tu pensé à prévenir ton patron ?

L'enfant laissa tomber la cuillère de bois dans la bouillie qui mijotait doucement.

Il y avait pensé, bien sûr, il n'avait même pensé qu'à cela: aux quelques piastres qu'il ramenait chaque semaine et qui allaient cruellement manquer dans le maigre budget de la famille, aux objections possibles de son père. Abdallah, cependant, ne semblait pas contrarié, bien au contraire, et Sami fut surpris de l'entendre lui dire :

- Tu n'iras pas à la boucherie demain; je vais y aller à ta place, et je parlerai au patron. - Je pourrais peut-être travailler le matin, proposa

l'enfant. Je ne serai pris que l'après-midi, et je pourrai faire mes devoirs le soir.

- Nous verrons, reprit Abdallah, cela dépendra du boucher, mais de toute façon nous nous arrangerons. L'important, c'est que tu ailles à l'école, pour assurer ton avenir. Moi, je ne sais que travailler la terre de mes mains. En m'enlevant ma terre, on m'a enlevé le moyen de vivre comme un homme. C'est comme si on m'avait tué. Toi, au moins, ce que tu auras mis dans ta tête, personne ne te le prendra.

Les enfants furent répartis dans les classes après un rapide examen écrit organisé par Mahmoud.

Sami entra en première année du cours moyen. Il était capable, à neuf ans, de lire correctement un texte du Coran et de faire les quatre opérations. Il dessinait bien et connaissait des rudiments de géographie et d'histoire. Chadia avait été admise dans la même classe que Sami. Ses deux sœurs cadettes se trouvaient au cours moyen, quant à l'aînée qui avait plus de treize ans, elle avait été jugée plus utile dans la tente où elle aidait sa mère.

Sami trouva cette décision injuste et arbitraire de la part de ses voisins, cependant ceux-ci veillaient une partie de la journée sur Bouda, et il n'osa rien dire.

Les premières notes de Sami furent médiocres. Il avait eu du mal à se remettre au travail, mais après quelques mois d'efforts, il redevint le bon élève qu'il avait toujours été. Abdallah suivait les progrès de son fils avec un intérêt très vif. Il semblait avoir repris goût à la vie. L'oisiveté commençait à lui peser; il chercha du travail auprès des paysans de la région qui possédaient des vergers et des jardins, et obtint des promesses d'embauche pour les récoltes à venir. En attendant la saison des cueillettes, il entreprit de cultiver un carré de fèves à quelques mètres de la tente, et retrouva, courbé sur la terre caillouteuse, ses gestes paisibles de fellah.

La mauvaise saison s'annonça. C'était le second hiver depuis l'exil. En une nuit, le mont Liban s'habilla de neige, et dans la plaine il y eut des trombes d'eau violentes, brutales, que la terre saturée ne parvenait pas à absorber.

Sami s'amusa les premiers temps à courir le long des ruisseaux creusés

par la pluie, narguant la boue et le vent, puis le froid s'installa, et il n'eut plus envie de jouer.

La nuit, sous la tente, Sami se blottissait entre Nour Eddine et Houda. Il superposait deux pull-overs et dormait sous deux couvertures, mais les paillasses posées à même le sol étaient imprégnées d'humidité. Le matin, il s'enveloppait les pieds dans des chiffons de laine, relisait les leçons de la veille et guettait les rares éclaircies qui lui permettraient d'aller rejoindre ses amis. Il regrettait de ne pouvoir utiliser ces quelques heures à gagner un peu d'argent, mais le boucher avait refusé de l'employer à mi-temps. C'était tout ou rien, et Abdallah qui avait plaidé la cause de son fils s'était vu jeter hors de la boutique avec des mots grossiers.

À l'école, la vie était belle. Mahmoud avait décoré le plafond d'une guirlande en papier. Un poêle placé au fond de la classe diffusait un semblant de chaleur. L'atmosphère était joyeuse. Les enfants trop nombreux se serraient sur les bancs, les cours se passaient dans l'ordre le plus rigoureux, mais le programme, enrichi de leçons d'histoire et de géographie de la Palestine passionnait les élèves.

Nous ne pouvons vous offrir que des demi-journées de classe, leur avait dit aussi l'institutrice; cela signifie qu'il faut apprendre deux fois plus de choses en deux fois moins de temps.

Un jour, il y eut une bourrasque plus violente que les autres. Les enfants faisaient une dictée, on entendait au-dehors les rafales de pluie qui giflaient la toile, et le vent qui sifflait, cherchant à s'infiltrer par toutes les fentes. Sami n'avait pas peur. La voix de Mahmoud avait quelque chose de rassurant. Rien de grave ne pouvait arriver. Il songea à la dernière leçon de Sahmata. Comme il aurait souhaité, ce matin-là, qu'il n'y eût rien d'autre sur le village que du tonnerre et des trombes d'eau!

Les lampes « tempêtes » accrochées sous la guirlande oscillaient cependant dangereusement. Les élèves levèrent la tête, inquiets. Le piquet central se balança quelques secondes, puis dans une dernière convulsion, la toile à bout de résistance se déchira de part en part, et la tente s'effondra, renversant les tables et les bancs, et pesant de tout son poids sur les enfants qui hurlaient de terreur.

Sami avait roulé à terre, mais sans se faire grand mal. Il entendait les appels au calme de l'instituteur, et les cris des femmes qui accouraient déjà.

Il avançait en rampant dans l'obscurité, au milieu des garçons et des filles qui se heurtaient et allaient à l'aveuglette, et parvint enfin à se dégager. La pluie tombait toujours, dense, serrée. Au-dehors, les mères s'emparaient des enfants qui sortaient les uns après les autres comme des lapins de leur terrier, et les emmenaient en les abritant tant bien que mal sous un pan de leurs jupes.

Debout sous la pluie, Sami sentit monter en lui la révolte et le désespoir. Tout s'était écroulé, même cette école où il s'était senti en sécurité pendant quelques semaines.

Il aperçut Chadia qui sortait d'un repli de la tente. Elle avançait à quatre pattes, elle avait une grosse bosse sur le front, l'eau dégoulinait le long de ses nattes, et elle était couverte de boue. Il l'aida à se lever.

- Allons-nous mettre à l'abri, lui dit-il en la prenant par la main.

Derrière eux, l'école n'était plus qu'un amas de toile luisant de pluie.

Chapitre 6

SURVIVRE N'EST PAS VIVRE...

L'orage avait mis la tente dans un état pitoyable, et Mahmoud tenta une démarche pour en obtenir une autre; mais les crédits de l'UNRWA n'étaient pas illimités, et sa demande, aussitôt formulée, fut repoussée.

- Estimez-vous heureux, lui dit le fonctionnaire qui l'avait reçu dans son bureau à Beyrouth, vous êtes des privilégiés. Beaucoup de Palestiniens réfugiés comme vous en Syrie, en Jordanie et même au Liban, se trouvent encore abandonnés à leur sort. Ne soyez pas trop gourmands!

Gourmand!... Il y avait longtemps que ce mot, évocateur d'abondance, était rayé du vocabulaire des camps. Mahmoud était partagé entre l'envie de rire et de se mettre en colère, mais il n'insista pas. Il frappa à d'autres portes: le croissant rouge, la mission pontificale, le conseil des églises d'Orient, et toutes les organisations religieuses ou laïques qui venaient en aide aux camps de réfugiés, mais sans succès. Alors, il revint à Tripoli et se tourna vers les parents de ses élèves, pensant que ceux-ci auraient une solution à lui proposer.

Il n'obtint que des lamentations, et sa déception fut plus vive encore. Le découragement le gagna enfin, et en dépit de la protestation de Nihad, il résolut de suspendre les classes jusqu'au printemps.

Une semaine s'écoula, interminable. La pluie avait cessé. Les enfants désœuvrés se réunissaient pour jouer dans les champs. Ils avaient fabriqué une grosse balle à l'aide de journaux froissés et maintenus par une ficelle, et organisaient des parties de football qui duraient jusqu'à la tombée de la nuit.

Sami s'amusait avec ses camarades, mais le cœur n'y était pas. Il avait la nostalgie des histoires que racontait Mahmoud, des pages blanches qui attendaient d'être écrites, des tables ou des poésies répétées en chœur.

- Étudie tout seul !, lui conseillait Abdallah. Mais un livre sans maître n'a pas de voix, pas de vie, et l'enfant se sentait impuissant à tirer profit d'une leçon sans l'aide du professeur.

Un soir, n'y tenant plus, il abandonna ses amis à leurs jeux et reprit machinalement le chemin de l'école qui traversait de part en part le village de tôle et de toile.

C'était l'atmosphère morne des après-midi sans soleil et sans feux. Les femmes s'étaient groupées à l'abri des tentes ou des auvents, pour coudre, pour frotter leur linge dans une cuvette où flottaient quelques débris de savon. Elles parlaient de la prochaine distribution de vivres, du médecin qui n'arrivait pas et des hommes sans travail. Elles échangeaient leurs soucis, pensant ainsi s'en libérer.

La tente était restée là où l'orage l'avait frappée, écroulée sur elle-même, couverte de larges plaques de boue. Vieil objet inutile. On voyait pointer çà et là, sous la toile, les pieds des tables renversées. La guirlande était restée suspendue à un des piquets qui avait traversé l'étoffe.

Il ramassa une lampe que le vent avait projetée à plusieurs mètres. Le verre en était resté miraculeusement intact, mais personne pourtant n'avait eu l'idée de la mettre à l'abri. Il éprouva un sentiment de honte. Autrefois, les gens de Sahmata étaient pleins de vitalité et de courage. Un incendie, un vol de sauterelles, une période de sécheresse, rien ne les prenait au dépourvu, c'était dans les épreuves qu'ils donnaient le meilleur d'eux-mêmes. Il n'était pas possible que la guerre, avec la peur et la faim, les aient changés en si peu de temps? Il revint sur ses pas. Le jour baissait. Un froid humide le transperçait à travers son gilet trop mince. Il avait les yeux rougis et larmoyants, et ses doigts engourdis n'avaient pas lâché la lampe.

Près de la tente, Abdallah attisait le feu à l'abri d'un auvent de tôle et de planches. Houda pétrissait une boule de pâte dans une cuvette. Nour Eddine, Mahmoud et Nihad chauffaient leurs mains à la flamme. L'enfant s'approcha et posa la lampe à terre.

- D'où viens-tu? interrogea Abdallah. Il est très tard et je n'aime pas te voir traîner. Nous ne sommes pas chez nous, ici. Si tu t'écartes du camp, la police pourrait t'interpeller et je ne veux pas que nous nous attirions des ennuis.

Sami bredouilla quelques explications, parla d'une partie de ballon qui avait tourné court, et d'une promenade solitaire qui l'avait amené par

hasard de l'autre côté du camp, là où se trouvait encore ce qui restait de l'école. - L'école est morte, grommela le fellah. Comme Sahmata, et comme ma pauvre femme, et les morts ne reviennent pas à la vie. - Que ma mère repose en paix, enchaîna Nour Eddine, mais nous, nous sommes vivants. Ce camp devrait ressembler à un village, et on se croirait dans un cimetière. Abdallah branla la tête.

- Qu'est-ce que tu peux y faire, le passé est derrière nous, et Dieu nous a oubliés là où nous sommes.

- A nous de nous arranger sans Lui... Peut-être pourrions-nous commencer par voir s'il serait possible de remettre l'école sur pieds ? Et se tournant vers son frère :

- Qu'en penses-tu, Pharaon?

Sami prit un air incrédule. Remettre l'école sur pieds, c'était son rêve le plus cher, mais elle n'était plus bonne qu'à jeter .

- Viens! proposa Nour Eddine. Nous allons faire un tour à l'école. C'est par là qu'il faut commencer .

- Il fait nuit, objecta Abdallah. Allez-y plutôt demain.

- Non. Il vaut mieux y aller tout de suite. Nous avons déjà perdu beaucoup trop de temps... et du reste, je vois que Sami a apporté une lampe.

- Je l'ai trouvée près de la tente, justement.

- Eh bien! Voyons si elle marche.

Mahmoud fouilla dans sa poche et en sortit des allumettes. La lampe fonctionnait à merveille.

- Prends-la, dit l'instituteur à Sami, tu nous ouvriras le chemin.

L'enfant ne se fit pas prier. Il partit comme une flèche, suivi de Nour Eddine, Mahmoud et Nihad qui l'obligèrent à ralentir son pas. Un vent coupant et glacial s'était levé et la boue s'infiltrait dans leurs sandales, collant à leurs pieds nus, mais ils ne songeaient qu'à l'école.

Ils arrivèrent à l'emplacement où la tente gisait comme un grand oiseau mort, et ils en firent le tour, précédés par Sami.

Nour Eddine palpait la toile, la soulevait, faisant l'inventaire des trous et des déchirures. - Nous pourrions la remettre en état, annonça-t-il enfin, du ton d'un médecin qui vient d'ausculter un malade. Ce ne sera pas facile, évidemment, mais nous y arriverons. - Tu as vu de près les

dégâts? objecta Mahmoud. Il y a une fente de deux ou trois mètres au beau milieu, le piquet central est cassé en trois endroits, et je ne parle pas des trous. En supposant que nous ayons une machine à coudre, de la toile, et quelqu'un qui soit capable de poser des pièces, je ne suis pas certain qu'une tente ainsi rafistolée puisse affronter un nouveau déluge.

Nour Eddine haussa les épaules.

- Si tu renonces à réparer cette tente, tu renonceras à tout le reste, et rien ne changera Jamais.

- Comment t'y prendras-tu? demanda

Mahmoud d'une voix lasse. Même si chacun d'entre nous vidait ses poches, nous ne réunirions pas cinquante livres à nous tous, et sans argent, nous n'entreprendrions rien, pas même un raccommodage.

- Il ne faut pas être bien riche pour acheter un morceau de toile, intervint l'institutrice, et je peux m'en occuper. Je connais à Tripoli un matelassier qui m'en cèdera à un bon prix. C'est lui qui m'a vendu mon lit, il est très complaisant. Il me donnera aussi des aiguilles et du fil de pêche.

- Et qui se chargera du travail ?

- Mes voisines cousent très bien, affirma Sami.

- Je n'en doute pas, dit Nihad en souriant, mais elles ont de trop petits doigts pour s'attaquer à ce genre d'ouvrage. Nous demanderons à Abou Ahel de piquer les pièces, il était couturier à Rmeich.

Elle ajouta d'une voix décidée :

- De toute façon, Nour Eddine a raison. Il faut que l'école ouvre ses portes, c'est pour nous une question de vie ou de mort. Jusqu'ici, nous nous sommes simplement raccrochés à l'existence comme des naufragés à un radeau qui partirait à la dérive, mais cela ne peut pas durer. Nour Eddine considéra Nihad avec étonnement et admiration. Jusquelà, il avait pensé que cette institutrice de vingt ans n'était qu'une fille tranquille qui aimait bien son métier et attendait un mari tout en faisant une expérience intéressante. Le cas très classique d'une jeune bourgeoise comme il y en avait à Haïfa, à Jérusalem, à Nazareth et partout ailleurs. Décidément, la guerre avait tout bouleversé.

- D'accord pour Abou Ahel, tu es vraiment pleine d'idées, Nihad. Je

n'aurais pas cru cela de toi!

Nour Eddine n'osa lui dire encore qu'avec quelques femmes comme elle, tout pourrait changer.

Huit jours plus tard, la tente fripée, couturée mais bien consolidée, se dressait à l'endroit même où elle avait été abattue le jour de l'orage. Mahmoud et Nihab reprirent leurs cours. On entendit à nouveau les enfants qui épelaient leurs pages de lecture. Le drame était oublié. La vie avait recommencé comme avant, ou presque... Dans ce camp misérable, les Galiléens découvraient une volonté nouvelle, non pas de survivre, mais de vivre comme des hommes.

Chapitre 7

CELUI QU'ON ATTENDAIT ...

Un matin de mai, une voiture s'annonça dans le camp par un récital de coups de klaxon. Elle s'aventura sur les chemins défoncés où couraient quelques poules, virevolta entre les trous et les bosses, et s'arrêta à la hauteur de l'école.

Les quatre portes du véhicule s'ouvrirent en même temps, et il en sortit un vieux fonctionnaire de l'UNRWA qui venait parfois rendre visite aux réfugiés, un garçon aux lunettes cerclées de métal, et deux hommes bardés de sacs de cuir.

C'était l'heure des rations. Les femmes et les enfants chargés de récipients faisaient la queue devant une table improvisée couverte de boîtes et de caisses en carton. Derrière la table, une jeune fille distribuait du lait en poudre, de la farine et de petits morceaux de savon.

Sami qui, depuis longtemps déjà, déchargeait Nour Eddine de cette corvée, attendait son tour en compagnie de Bouda et de Chadia. Il détailla d'un oeil méfiant les nouveaux venus.

Les hommes, encombrés de leurs sacs, portaient des chemises voyantes, des pantalons moulants et de beaux souliers de cuir à tige montante. Ce détail frappa lui qui avait pataugé pieds nus en sandales dans la boue du camp. Il en ressentit une impression d'injustice et trouva ces inconnus antipathiques. Il n'y avait du reste pas que les chaussures qui l'agaçaient, mais aussi le comportement de ces hommes qui jugeaient en connaisseurs les images qui s'offraient à eux: les tentes misérables, les abris de tôle, les ébauches de potagers; ils regardaient avec effronterie la longue file patiente des Galiléens. On les aurait crus en terrain conquis. Quand ils eurent terminé leur inspection, les deux étrangers sortirent de leurs housses tout un attirail d'appareils et de caméras.

- Tu as vu ? Ce sont des photographes, dit Chadia.

Les femmes, comprenant ce qui allait se passer, enfouirent leurs visages dans un coin de leurs jupes ou de leurs mouchoirs. Certains enfants se cachèrent craintivement derrière leurs mères; d'autres, médu-

sés, suivaient les moindres gestes des photographes, mais personne n'avait eu l'idée de quitter sa place. Les denrées étaient trop rares pour que l'on prenne le risque de manquer une distribution.

Sami hésita. Il songeait aux reproches qu'Abdallah lui adresserait s'il venait à rentrer les mains vides. Pourtant, il se décida à partir.

- Nous avons l'air de mendier. Viens, dit-il à Houda.

La petite se laissa emmener sans résistance. Elle commençait à avoir peur de ces grands diables qui parlaient d'une voix tonitruante, mais qu'elle ne parvenait pas à comprendre. Chadia approuva.

- Tu as raison, ces gens ne m'inspirent pas confiance; ils sont peut-être venus pour nous chasser d'ici.

Sami ne répondit pas à son amie. Un des photographes qui lui avait emboîté le pas, venait de le prendre dans son objectif.

Il se baissa, ramassa un gros caillou et le lança à toute volée en direction de l'étranger, tandis que celui-ci mettait à l'abri sa précieuse caméra et protestait avec véhémence.

Chadia, affolée, supplia :

- Je t'en prie, ils vont te faire du mal. Allons-nous-en!

Elle tremblait comme un oiseau. Alors, l'enfant abandonna le champ de bataille et il la suivit.

Un peu avant d'arriver à la tente d'Abdallah, Sami se rendit compte que quelqu'un marchait derrière lui. Il se retourna et reconnut le garçon aux lunettes de métal. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, à l'allure timide mais au regard résolu. Il aborda l'enfant, et sans préambule : - Je m'appelle Bahij, lui dit-il. Et toi?

Sami aima tout de suite la façon dont ce garçon s'adressait à lui, avec sérieux, comme à un homme.

Il parlait l'arabe à la façon des Libanais, d'une voix chantante et modulée, en traînant sur les voyelles.

- Moi, c'est Sami.

- Et les filles, ce sont tes sœurs ?

- Chadia, la grande, est ma voisine. Nous allons à l'école ensemble. La petite Bouda est ma sœur. En principe, je ne l'emmène jamais avec moi.

- Elle reste avec ta mère, bien sûr ...

- Ma mère est morte il y a quelques mois, dit l'enfant d'un ton résigné. Mais la mère de Chadia s'en occupe, c'est elle qui la garde dans la journée. J'ai mon père et un frère aîné, Nour Eddine, qui est camionneur.

- Nour Eddine! C'est un beau nom... Lumière de la foi. J'aimerais bien rencontrer ton frère.

- Il rentre tôt aujourd'hui, vous n'avez qu'à l'attendre? Venez avec moi si vous voulez. Ils se mirent à marcher côte à côte comme deux amis, entre les rangées de tentes alignées qui formaient une ruelle.

- Vous travaillez par ici? interrogea Sami. - Non, je suis étudiant à Beyrouth, mais je m'occupe aussi des réfugiés palestiniens. C'est ainsi que j'ai connu le fonctionnaire de l'UNRWA qui m'a offert aujourd'hui une place dans son taxi.

L'enfant se rembrunit. Il revoyait les étrangers arrogants et sans gêne, et Bahij lut dans sa pensée.

- Ce fonctionnaire est un très brave homme. Il n'est pas responsable de la venue de ces photographes. On les lui a confiés sans lui demander son avis.

- Il n'aurait pas dû accepter de les amener ici. Ces hommes se sont montrés déplaisants avec nous. On ne photographie pas les gens sans leur avoir demandé s'ils sont d'accord...

- Les journalistes ne comprennent pas toujours que leur curiosité peut être blessante. Ils

font leur métier, ils n'ont pas le temps de s'occuper du reste.

- Et qui verra leurs photos?

- Les lecteurs qui achètent leurs journaux, en Europe, en Amérique, partout.

- Personne ne venait nous photographier à Sahmata, constata l'enfant, parce que là-bas nous étions comme les autres.

Bahij ne trouva rien à répondre à cette remarque, mais il l'approuva d'une pression de main.

Ils arrivèrent devant la tente d'Abdallah. Nour Eddine était déjà rentré de son travail. Il cassait du bois. Quand il aperçut Bahij, il posa sa hachette et alla au-devant de lui pour l'accueillir.

Abdallah attisait le feu à l'aide d'un journal plié en quatre. Il se tenait

accroupi. En voyant les récipients vides des enfants, il fut tenté de poser une question, mais il se reprit. Cela n'aurait pas été convenable en présence d'un visiteur.

Il posa sur la flamme un bidon rempli d'eau, mesura deux cuillerées de thé qu'il préleva dans un cornet de papier, quelques morceaux de sucre qu'il pêcha au fond d'une vieille boîte, et mit le tout dans la théière émaillée qu'il avait achetée autrefois pour Leïla.

C'était la première visite qu'il recevait

Depuis son arrivée au Liban, il y avait de cela un peu plus de dix-huit mois - une éternité pour un exilé - il était naturel de fêter cet événement.

- Sois le bienvenu! dit-il à Bahij en désignant de la main une natte.

Le jeune homme s'assit entre Nour Eddine et les enfants.

Abdallah versa la boisson couleur d'ambre dans les verres. Il élevait la théière et l'abaissait, prenant plaisir à célébrer ce rite devenu rare depuis l'exil. Le thé était délicieux, chacun le but à petites gorgées, religieusement. - Je suis venu parce que, demain, c'est le 25 mai (1), dit enfin Bahij. Tous les Palestiniens vont marquer cette journée d'une façon ou d'une autre: se réunir, organiser un défilé, fermer les écoles, se souvenir et rappeler à tout le monde qu'ils existent.

- C'est avant d'abandonner le pays qu'il aurait fallu agir, releva Nour Eddine. J'y pense souvent, quand je roule en camion, quand je charge ma remorque, quand je regarde les yeux des enfants mal nourris... et même quand je dors! Oui, si c'était à refaire, nous ne serions pas partis.

- Le passé ne m'intéresse pas, affirma Bahij avec une passion contenue. Ce que je veux, c'est préparer l'avenir.

- Seriez-vous plus Palestinien que nous? Ironisa Nour Eddine qui songeait avec amertume au renoncement et à l'apathie apparente des réfugiés.

- Parce que je vois les choses de l'extérieur, je sais ce dont vous allez avoir besoin avant longtemps: de justice, non de charité... comme disait notre poète Gibran !

(1) Date anniversaire marquant la fin du mandat anglais sur la Palestine, et la proclamation du nouvel état d'Israël.

- Nous ne voudrions quand même pas manquer la classe, risqua Sami. Nous avons déjà perdu beaucoup de temps quand l'orage a déchiré la tente.

L'enfant ne voyait pas en quoi une journée d'oisiveté forcée améliorerait l'existence du camp dans l'avenir, ni ce que le poète Gibran (1) venait faire là-dedans...

Nour Eddine, déjà acquis à la proposition de Bahij, souleva cependant une objection.

- Un point me préoccupe, dit-il. En admettant que tout le monde soit d'accord ici pour organiser une manifestation quelconque, je ne sais pas comment nous y parviendrions. Les rassemblements sont interdits, les autorités locales nous surveillent. J'ai appris ce matin que le bâtiment qui se construit à deux cents mètres d'ici est une caserne. On ne me fera pas croire qu'il s'agit là d'un hasard.

- Ce n'est pas la présence d'une caserne qui modifiera notre façon de penser, ni qui freinera notre volonté d'agir. Ce qui est important à mes yeux, c'est de savoir si je peux compter sur toi.

- Oui, tu peux y compter, quoi qu'il arrive. - Si vous n'avez pas d'autre solution, fermez l'école, proposa Sami.

Il semblait que la détermination de Bahij avait balayé toutes les réticences, toutes les poussières.

- C'est bien. Je verrai l'instituteur et l'institutrice, nous réglerons cela ensemble.

- Ils nous sont entièrement dévoués l'un et l'autre, et Nihad est vraiment une fille remarquable. Elle te surprendra.

Abdallah regardait, sans comprendre, Nour Eddine et Sami. Demain, il n'y aurait pas d'école, il n'y avait rien à mettre à cuire dans la marmite; pourtant, il les sentait heureux autant qu'on peut l'être quand arrive un ami que l'on a longtemps espéré.

« Je suis trop vieux, se dit-il, mes fils m'échappent. »

Et il pensa confusément que ce jeune homme aux lunettes de métal allait peut-être bouleverser leur vie.

Le muezzin se fit entendre de très loin, et les conversations s'interrom-

(1) Khalil Gibran, né à Bécharé, dans le nord du Liban, à la fin du siècle dernier.

pirent un instant. Pour Abdallah, cette prière qui montait parlait de foi partagée et de paix intérieure, mais Nour Eddine et Bahij entendaient un tout autre appel, celui d'un monde juste et fraternel dont ils seraient les artisans. Et Sami, gravement, les regardait.

Chapitre 8

LA MAISON DE SAMI

Chadia remontait le chemin de terre raviné par les pluies de l'hiver. C'était la sortie de l'école et elle suivait d'un œil amusé les enfants qui galopaient comme des chevaux échappés, les livres et les cahiers bien serrés sous leurs bras.

Pour elle, le temps des devoirs et des leçons n'était déjà plus qu'un souvenir. Elle avait passé avec succès son brevet deux ans plus tôt et s'était mise à broder des robes, des coussins et des nappes que l'artisanat lui achetait pour quelques livres.

Chadia était transformée, sa figure ronde et pâle de petite lune s'était amincie, elle avait noué en queue de cheval ses cheveux bruns autrefois nattés, et ses gestes vifs de petite fille avaient pris des rondeurs de femme.

Elle tourna dans une ruelle et croisa ses trois sœurs qui marchaient en file indienne et portaient sur la tête de gros paquets d'étoffe solidement ficelés. Le passage était si étroit que l'on ne pouvait marcher à plus de deux personnes de front, et les jeunes filles se frôlèrent.

- Je vais donner un coup de main à Sami. Dites à ma mère que je rentrerai avant la nuit. Elle ne s'arrêta pas, elle était pressée et avançait d'un pas léger comme la joie qu'elle ressentait au fond d'elle même.

Encore un jour de patience et elle épouserait Sami. Du plus loin que remontaient ses souvenirs, elle n'avait jamais eu d'autre idée en tête.

Beaucoup de choses avaient changé pourtant autour d'elle. Des maisons en « dur » avaient remplacé la plupart des tentes, un dispensaire du croissant rouge s'était installé à demeure, l'UNR W A avait ouvert un jardin d'enfants et un ouvroir, et Mahmoud était parti assurer un poste de directeur de collège, laissant sa place à son ancien élève: Sami.

Ce n'était pas le paradis, les réfugiés étaient placés sous surveillance militaire et une clôture en barbelés limitait leur domaine. Les murs de parpaings non crépis étaient lézardés par endroits et de grosses pierres maintenaient en place les toits de tôle. Pourtant, le camp bruissait

comme une ruche, et l'on avait peine à croire qu'il avait été si morne autrefois.

Ce n'était plus le dénouement et l'abandon, mais une pauvreté digne et organisée. Chadia passa devant l'aire d'entraînement des lionceaux (1). Les adolescents et les adolescentes en tenue de combat rampaient sur le sol avec des fusils de bois. Il faisait un temps radieux de mois de mai et la jeune fille pensa que, sans la guerre, ces soldats encore dans l'enfance joueraient au ballon.

« Les temps ont changé », se dit-elle.

Elle n'avait qu'un peu plus de vingt ans, et pourtant son éducation avait été toute différente.

Elle avait appris à faire le pain, à laver le linge, à coudre et à raccommoder. En dehors des heures de classe, elle ne se mêlait pas aux activités des garçons. Elle était préparée à la vie de femme, une vie en marge de celle des hommes, selon une tradition vieille de plusieurs siècles.

C'est parce qu'il en était ainsi que Chadia avait toujours plu à Abdallah. L'école, disait celui-ci, ne l'avait pas gâtée, et s'il lui arrivait de se montrer un peu hardie, il la savait respectueuse envers ses parents et soumise. Abdallah aurait aimé que Chadia épousât Nour Eddine, mais son fils aîné ne semblait pas disposé à se marier, bien qu'il eût conservé sa place de chauffeur. L'existence qu'il menait n'aurait pas convenu, il est vrai, à une jeune femme tranquille. Nour Eddine rentrait à des heures indues, il ne disait jamais d'où il venait, s'absentait parfois quand son ami Bahij venait le chercher, et gardait le secret sur les activités qu'il pouvait avoir en dehors du camp... On ne savait rien de lui, sinon qu'il faisait partie d'une organisation à laquelle il consacrait toutes ses heures de loisir.

Sami, par contre, était sans mystère. Après son baccalauréat, il avait suivi un stage de formation pédagogique, et il était revenu au camp pour y occuper le poste d'instituteur. Il aurait aimé pousser plus loin ses études, mais l'entrée à la faculté nécessitait une bourse si difficile à

(1) *Mi-scouts, mi-soldats, les lionceaux qui ont de dix à quinze ans font du sport et s'entraînent au maniement des armes.*

obtenir (1) qu'il y avait renoncé, sans trop d'amertume.

De toute façon, il y avait Chadia, et des études l'auraient éloigné d'elle trop longtemps.

Abdallah offrit à son fils d'ajouter une chambre à la petite maison en « dur » qu'il avait bâtie quelques mois plus tôt. La tradition voulait que les familles demeurent groupées, mais Sami avait préféré construire une maison indépendante.

- Tu n'as pas d'argent ! Avait fait remarquer Abdallah.

Et il était exact que la paye de Sami n'était pas à la mesure de son projet, mais avec l'aide de Nour Eddine, de Bahij et de quelques autres amis, ce rêve avait pris forme.

Il avait suffi d'acheter les matériaux indispensables: les planches, les parpaings, les tôles. La robinetterie avait été récupérée sur des chantiers en démolition, et chacun s'était mis au travail...; même Nihad qui, après douze années de dévouement et d'amitié, faisait en quelque sorte partie de la famille.

Chadia s'arrêta devant la demeure qui allait être la sienne dans moins d'un jour et elle pensa avec fierté que c'était la plus belle habitation du camp. La plus confortable aussi. Sami l'avait bâtie dans un endroit assez dégagé, au-delà du bouquet d'eucalyptus. Une palissade de tôle la protégeait sur trois côtés des intempéries et... des indiscrets. La façade avait été agrémentée de quelques pots de fleurs. Sur la droite, le champ où avait été enterrée Leila était devenu un vaste cimetière. Chadia y posa son regard et se souvint d'un poème que Sami lui avait lu, un jour :

Si tu abandonnes ta terre, a dit mon père tu n'auras pas de sépulture. Et il m'a interdit de voyager.

Combien de temps durerait cet étrange et douloureux voyage de l'exil? Des années? Des siècles? Qui aurait pu le dire? Peut-être seraient-ils un jour absorbés par cette terre d'adoption qui, bon gré mal gré, les avait accueillis. Il y avait eu avant eux tant de minorités venues y

(1) Les bourses sont accordées aux étudiants ayant obtenu la mention Il très bien » dans les sections lettres, et (I bien » dans les sections scientifiques.

chercher refuge ! (1).

Un soir, elle avait confié ses pensées à Nour Eddine, son désir de prendre enfin racine au Liban où elle avait grandi, l'espoir d'obtenir un jour un passeport qui ferait d'elle une citoyenne à part entière; mais celui-ci avait pris une expression tellement sombre qu'elle avait changé de sujet.

Depuis que Bahij avait amené avec lui des idées nouvelles, Nour Eddine semblait de passage dans le camp. Une seule idée l'obsédait : retourner dans son pays.

Pourtant, avec quel cœur il était venu en aide à son frère. Cette maison, il la voulait solide, faite pour durer des siècles! Non, il n'avait pas ménagé sa peine! Aujourd'hui encore, il était là, avec Bahij, travaillant d'arrache-pied pour que tout fût prêt à temps. La jeune fille traversa le minuscule potager qui s'étalait entre le chemin de terre et le seuil. C'étaient deux carrés de pommes de terre et des fèves encore à état de jeunes pousses qui alternaient avec des rangs de persil. Elle appela Sami et celui-ci se montra à la fenêtre. Il était vêtu d'une chemise à carreaux et d'un pantalon de toile assez fatigué. Ses cheveux étaient ébouriffés et semés de copeaux de bois. Ainsi, il ressemblait à s'y méprendre au petit Pharaon d'autrefois.

- Viens voir, Chadia! Tout est prêt, on pourrait s'installer dès ce soir.

- J'ai apporté de quoi faire du café, dit la jeune fille.

- C'est une bonne idée, ils ont bien travaillé. Tu vas voir comme c'est réussi.

Chadia poussa la porte d'entrée, et Sami la prenant par le bras lui fit les honneurs de ce qui n'était, en fait, qu'une baraque bâtie avec un peu d'astuce, du courage et beaucoup d'amour.

Il y avait deux pièces: une chambre avec un lit aux montants de fer, une natte et un poêle de fonte, puis un salon aménagé avec un grand souci d'esthétique. Un divan rouge fait d'un matelas et de coussins

(1) Par sa position géographique, le Liban a toujours été la terre d'élection des minorités opprimées: les Maronites araméens d'Antioche fuyant l'invasion arabe; les chevaliers qui survécurent à la débâcle des royaumes francs; les Druzes et les Chiites, sectes musulmanes hérétiques persécutées; les Juifs chassés d'Espagne; les Arméniens fuyant les Turcs.

posés à même le sol, quatre chaises, une table sur laquelle trônait un poste à transistor, un lustre « Venise » en plastique qui pendait du plafond, et dans un coin, un meuble à étagères où étaient rangés quelques livres.

La jeune fille ne cachait pas son émerveillement. Elle avait, présents à l'esprit, les autres logements du camp: des chambres exigües où s'entassaient parfois six ou sept personnes, et elle eut conscience d'être privilégiée.

Il y avait encore la cuisine avec un robinet qu'alimentait un réservoir d'eau et un évier que Bahij, armé d'une truelle, achevait de poser, tandis que Nour Eddine gâchait du ciment dans un seau.

- Il reste à peindre les portes, dit celui-ci en s'adressant aux fiancés. Vous le ferez plus tard. Ce sera plus joli. Pour l'instant, c'est simplement original...

Chadia n'avait pas remarqué que les portes avaient toutes été taillées dans du bois de caisse; on voyait encore, imprimé en bleu ou en noir, des noms de marque de whisky, des fragments d'adresses ou des chiffres, mais les loquets avaient été posés avec soin, et le bois avait été minutieusement assemblé et raboté. - Je vais mettre de l'eau à chauffer pour le café, sinon je ne m'arrêterai pas de vous dire : merci!

Elle alluma le réchaud à pétrole, tandis que Nour Eddine et Bahij se lavaient les mains dans une cuvette.

- Mets deux verres de plus sur le plateau, dit Sami qui venait de jeter un coup d'œil à la fenêtre, voilà Bouda et Nihad, elles apportent du pain.

Les deux femmes entrèrent, les bras encombrés de paquets. Bouda était maintenant une jeune fille de seize ans, petite et assez menue. Elle n'avait jamais connu d'autre univers que le camp. C'était un oiseau élevé en cage.

Nihad ressemblait toujours à la jeune institutrice qui avait inauguré la tente-école, mais bien qu'elle fût encore une belle fille, elle ne s'était pas mariée. Chacun en cherchait la raison. Pour les uns, c'était à cause de son métier. Pour les autres, à cause de son engagement politique. Il était difficile de consacrer ses loisirs à des réunions et de songer à fonder un foyer.

Certains, comme Abdallah, ne manquaient pas de critiquer une attitude qui lui paraissait inqualifiable pour une femme.

- J'ai apporté du guédid pour accompagner le pain. Il yen a assez pour ce soir et pour demain.

- On se réunira ici après la signature du contrat, dit Sami.

- A quelle heure? interrogea Nour Eddine. Tard, j'espère.

- Pourquoi? S'étonna Sami. Tu n'as quand même pas pris un rendez-vous le jour du mariage de ton frère?

- Nous avons une réunion, Nihad, Bahij et moi. Mais ce ne sera pas long.

- Remettez-la à un autre jour .

- C'est impossible. Bahij repart le lendemain pour Beyrouth, il ne peut pas s'attarder davantage.

- C'est bon! Nous signerons le contrat sans toi. Vous viendrez ensuite nous rejoindre tous les trois, car nous ne boirons pas notre thé sans vous.

- Sois tranquille, Pharaon! Pour le thé, nous serons à l'heure; on ne vous fera pas attendre. Dans l'immédiat, la journée est terminée, et ce qui me préoccupe, c'est de savoir si Chadia sait bien faire le café!

Chapitre 9

LES TROUBLE-FETE

Chadia avait mis deux années à broder la robe qu'elle portait pour la signature de son contrat de mariage. Elle l'avait réalisée à ses moments perdus, entre deux commandes de l'artisanat, dans une étoffe peu raffinée: une cotonnade noire dont on fait habituellement des tabliers d'écoliers, mais une broderie rutilante de couleurs ornait l'empècement, bordait les manches, courait le long de l'ourlet de la jupe, faisant de cette robe rustique un vêtement de reine.

La jeune fille avait noué sur ses cheveux un foulard rouge, et bien qu'elle ne portât aucun bijou, elle brillait de tout l'éclat éphémère de ses vingt ans et de son bonheur difficile. Les formalités du mariage avaient été promptement réglées et la fête qui ne pouvait être celle de l'abondance s'annonçait du moins comme étant celle du cœur.

Dans la nouvelle maison des jeunes mariés, les voisins et les voisines étaient venus apporter leurs félicitations, boire un verre de thé et manger le pain que Chadia avait préparé elle-même. Il n'y avait pas eu de cadeaux, mais Nour Eddine avait offert une chevrette qu'il avait achetée au marché de Zrorta et que Sami avait attachée à un piquet sous les eucalyptus.

On avait branché le poste à transistor qui diffusait des chansons d'amour de Oum Khaltoum et d'Abdel Wahab, et l'ambiance était chaleureuse.

Les jeunes gens portaient, comme Sami, des jeans et des chemises de nylon. Les jeunes filles étaient vêtues de jupes à fleurs et de tricots de coton, et il y avait dans l'attitude de ces « moins-de-vingt-ans » une volonté farouche de se montrer libres et bien de leurs temps. Les plus âgés, par contre, portaient des sarouals et des kéfiyés, des caftans et des mouchoirs de tête, et au-delà de cette fidélité aux vêtements traditionnels, on sentait une détermination inébranlable à se raccrocher au passé.

Les jeunes se tenaient debout au milieu de la pièce et parlaient fort, tous en même temps. Les parents s'étaient assis le long du mur, sur des

chaises. De temps à autre, ils échangeaient un mot avec leurs voisins, puis retombaient dans leur mutisme. Tous pensaient à Sahmata et aux fêtes d'autrefois, quand on égorgeait un mouton que l'on mettait à rôtir en plein air. Il y avait des gâteaux aux amandes et au miel, et la jeune mariée trouvait dans sa corbeille des bijoux d'or ou d'argent, une robe de soie et de l'extrait de jasmin.

Sami regardait Chadia. Il la trouvait belle et radieuse au milieu des amis de son âge; pourtant, il décelait de la gravité dans sa joie. Derrière la fenêtre ouverte se profilait la tôle des toits et des palissades, et pour se réunir entre amis, il se souvenait qu'il leur avait fallu demander une autorisation à la police chargée de surveiller le camp.

Abdallah écoutait les conversations tout en buvant son thé. Il égrenait son chapelet de litanies. De temps à autre, il jetait un regard vers la porte et montrait des signes d'impatience.

La nuit tomba d'un seul coup et l'on alluma des lumières. Les plus vieux se levèrent : c'était pour eux le signal du départ.

Quand il ne resta plus que les jeunes amis de Chadia, Abdallah se leva à son tour. Il paraissait inquiet. Il supportait à contrecœur l'existence que son fils aîné menait depuis des années, et admettait d'autant moins l'engagement politique de celui-ci, qu'il ne voyait pas comment ces réunions, ces tracts et ces affiches accolées aux murs des baraques pourraient modifier le cours de l'histoire et leur rendre Sahmata.

Peut-être ceux qui allaient en classe, lisaient les journaux et écoutaient les nouvelles voyaient-ils plus loin et plus juste que les hommes de sa génération, mais il en doutait. Le haut-parleur, version moderne du tambour de ville, lança un appel aux réfugiés, les engageant à ne pas bouger de chez eux, et l'on entendit le roulement d'une voiture.

- Il se passe quelque chose, la police est dans le camp, s'affola Abdallah. Et Nour Eddine qui n'est toujours pas venu!

- Nihad et Bahij non plus ne sont pas là, précisa Sami.

- C'est à Nour Eddine que je pense, répliqua sèchement le vieux fellah. Encore que je souhaite qu'il n'arrive rien à ses amis, mais pour parler avec mon cœur, je dirai que si la guerre a ravagé notre existence, la venue de Bahij dans ce camp m'a séparé de mon fils. Sans lui, il serait là ce soir.

- Rien n'aurait changé pour autant s'il ne l'avait pas connu, dit Sami d'un ton qui se voulait respectueux. Nour Eddine a toujours refusé un exil dont nous nous accommodons, en croyant que cela changera tout seul. S'il est rentré dans l'Organisation, c'est parce que c'était, à ses yeux, l'unique voie à prendre.

Bahij, ou un autre, sa volonté était arrêtée depuis le jour où il a quitté le village.

Ils entendirent un bruit de pas, la porte d'entrée s'ouvrit brutalement et Nihad pénétra dans la pièce comme une trombe :

- La police arrive!

Elle avait la souille courte, les joues en feu ; on la sentait au bord des larmes.

- Où est mon fils, demanda Abdallah.

Il se tenait debout et faisait visiblement un effort pour demeurer calme et maître de lui. - Nous venions de commencer notre réunion quand nous avons entendu l'appel du haut-parleur. Bahij a d'abord demandé que chacun reste à sa place, puis les voitures se sont approchées et chacun a filé de son côté. - Dans quelle direction est parti Nour Eddine? interrogea Abdallah. Il est peut-être allé se cacher dans ma chambre?

- Je ne peux pas vous le dire, nous sommes partis si vite! Tout ce que je sais, c'est qu'il m'a demandé de venir ici.

- Je peux aller voir s'il est chez toi, ou encore chez la mère de Chadia, proposa Sami. Les derniers invités qui se trouvaient encore là se taisaient et partageaient l'inquiétude de leurs amis. L'un d'eux baissa le son du poste à transistor. On entendait maintenant les voitures qui cahotaient dans la rue principale du camp où elles avaient dû s'aventurer, et des claquements de portières. Des hommes couraient. Il y eut un coup de feu, et Nihad sursauta. On eût dit qu'elle avait été touchée, car elle porta brusquement sa main à la poitrine. - Il y a des gens qui rôdent derrière la maison.

- C'est sûrement la police. Ne bouge pas! ordonna Sami.

Le jeune homme quitta le salon. Il entra dans la cuisine qui était plongée dans l'obscurité, et se gardant bien d'allumer, il s'approcha de la fenêtre. Quelqu'un avait frappé aux carreaux. Il ouvrit et se pencha: un

homme se tenait accroupi, cherchant à se dissimuler de son mieux. Il reconnut Nour Eddine.

- Entre vite! Mon dieu, ne reste pas là! Au-delà de la palissade de tôle qui longeait la maison, la lueur blanche des phares s'amplifiait.

Nour Eddine enjamba le rebord de la fenêtre, et Sami le précéda dans le salon.

- Pas un mot. La police arrive. Chadia, apporte du thé.

D'un coup de pouce, il monta le son du transistor, puis, se tournant vers son père :

- Tout ira bien, Bâaba, je te le garantis. Une voiture s'était arrêtée devant la maison. Il y eut des pas dans le jardinet. Une main impérative frappa à la porte.

Sami réfléchit un court instant sur ce qu'il

allait dire, et se composant un visage tranquille, il introduisit les visiteurs.

- Entrez, je vous en prie.

Deux hommes armés, en tenue kaki et béret rouge (1) pénétrèrent dans le salon et promènèrent leurs regards autour d'eux. On les sentait désarmés, soudain, devant cette assemblée paisible comme peut l'être une soirée en famille.

Chadia venait de déposer sur la table le plateau où étaient rangés les verres de thé fumant et parfumé. Sur le divan rouge, les garçons et les filles bavardaient entre eux, tandis qu'Abdallah et Nour Eddine s'étaient assis de part et d'autre d'une table où se trouvait un jeu d'échecs. Tous semblaient écouter attentivement la musique et y prendre beaucoup de plaisir.

- Vous êtes nombreux, constata le policier. - Nous sommes en famille avec quelques amis.

- Vous savez que les réunions sont interdites, fit remarquer sèchement le policier. Et vous savez que vous risquez la prison si vous ne vous conformez pas à la loi.

- Nous avons demandé une permission pour ce soir, dit Sami. C'est une occasion exceptionnelle: un mariage.

(1) *Uniforme des policiers libanais.*

- Et où est la mariée? Ricana le policier. Sami désigna de la main Chadia, si pâle dans sa robe noire brodée. Sans bijoux, sans maquillage, elle ne ressemblait pas à une jeune épousée.

- Nous sommes pauvres, intervint Sami. Nos mariages sont des soirées comme les autres, mais nous avons signé le contrat aujourd'hui, vous pouvez le vérifier.

- C'est inutile, dit le policier d'assez méchante humeur. Je veux seulement savoir si personne n'a bougé d'ici; une réunion politique s'est tenue ce soir dans le baraquement des lionceaux, ce qui est formellement interdit. Le hasard a voulu qu'un des soldats chargé de surveiller le camp se promenait dans le coin; il a aperçu de la lumière et il est venu nous prévenir. Mais quand nous sommes arrivés, il n'y avait plus personne, les oiseaux s'étaient envolés.

- Il y en a peut-être un de blessé qui court par là, enchaîna le second policier. J'ai tiré dans le noir sur un fuyard. Si nous lui mettons la main dessus, il pourra se préparer à nous donner des explications.

- Personne n'est sorti d'ici en dehors de nos jeunes invités qui sont partis avec leurs parents et leurs grands-parents. Personne! répéta Sami.

Le policier eut un sourire sceptique. Il vérifia les papiers des jeunes gens et des jeunes filles d'un air distrait; puis il s'arrêta à la hauteur d'Abdallah qui avait amorcé une partie d'échecs avec Nour Eddine. Ce dernier, assis en biais sur sa chaise, croisait les bras. Il avait jeté sur ses épaules un pull-over et semblait en contemplation devant les pièces de son échiquier.

- Vous allez perdre un pion, dit le policier en s'adressant à Abdallah. Votre adversaire est en meilleure position que vous.

Puis, soudain détendu, il se tourna vers Nihad qui se tenait debout derrière Nour Eddine.

- Et vous, vous êtes en règle?

La jeune femme sortit une carte de sa poche.

- Je suis l'institutrice du camp depuis douze ans, répondit-elle d'une voix calme.

- C'est bon, nous pouvons partir. Nous avons assez perdu de temps.

Les deux policiers se retirèrent. Ils montèrent dans leur voiture et repartirent pour la caserne.

- Quand même, ils auraient pu nous offrir un verre de thé, dirent-ils d'une même voix en démarrant. Ils ne sont pas très accueillants, ces gens-là!

Chapitre 10

PANSER SES BLESSURES

Quand les policiers eurent refermé la porte derrière eux, Nour Eddine dénoua les bras et fit une affreuse grimace.

Nihad, qui l'observait depuis un long moment, se précipita vers lui :

- Tu es blessé! dit-elle.

- Ce n'est rien, juste une éraflure.

- Je vais arranger cela.

Elle aida le jeune homme à retrousser la manche de sa chemise toute trempée de sang. La balle avait effleuré le bras, y traçant une entaille superficielle.

La jeune femme nettoya la plaie et l'entoura d'un mouchoir propre.

Nour Eddine la regardait faire. Il se sentait apaisé.

- Tu as la main légère, lui dit-il quand le pansement fut en place.

La jeune femme esquissa un sourire et alla chercher un verre sur le plateau.

- Toutes les institutrices sont aussi infirmières, ce n'est pas étonnant.

Tiens, bois un peu de thé, cela achèvera de te guérir! Abdallah n'avait rien dit depuis le départ des policiers. Il remâchait ses pensées et regardait tour à tour ses enfants: les nouveaux mariés, si jeunes et si graves, la petite Houda bouleversée et silencieuse au milieu de ses amis, son fils aîné qui venait d'échapper à la mort, et Nihad enfin qu'il connaissait depuis si longtemps et ne parvenait pas à comprendre.

- Ce qui est étonnant, lança-t-il enfin, c'est de constater qu'il y a parmi nous des femmes qui oublient pourquoi Dieu les a faites. Nihad fut blessée par cette remarque qui la visait personnellement, mais elle n'osa répliquer, par respect pour Abdallah; mais aussi parce qu'elle se devait de garder secret ce qu'elle avait sur le cœur. Elle évita de se tourner vers Nour Eddine, en aucun cas elle n'aurait voulu qu'il vînt à son secours, et son regard croisa celui de Sami. Celui-ci lui fit un signe d'intelligence, puis s'adressant à son père :

- N'est-ce pas Dieu plutôt qui les a oubliées, en permettant que leurs vies soient brisées ?

- La guerre n'avait pas changé des femmes comme Leïla!

Nour Eddine ne put se contenir davantage : - Ma mère n'en est pas moins morte.

- Ta mère est morte dans son lit, en tout cas, au milieu des siens. Je t'en souhaite autant, et que ce soit le plus tard possible, mais tu n'en prends pas le chemin. A ton âge, j'étais marié et rangé depuis longtemps; mais toi, tu t'es laissé devancer par ton frère cadet. Cela ne s'était jamais vu de mon temps, à Sahmata.

Nour Eddine laissa s'établir un long silence, ne sachant comment dire à son père combien il était désolé de cette discussion. Enfin, il lui demanda d'une voix affectueuse :

- Tu es fatigué, Bâaba ?

- Moins que toi. Es-tu en état de reprendre ton travail ?

- Bien sûr, dès demain. J'ai de bonnes raisons de ne pas me laisser aller.

- J'ai accepté un travail d'un mois ou deux dans la région de Hermel. C'est pour la cueillette du tournesol.

- Du tournesol ou du Hachich ? interrogea Nour Eddine en souriant.

- Que m'importe! Je prends le travail qu'on m'offre. Une autre fois, ce sera la cueillette des oranges... Houda ne gagne presque rien avec ses broderies, et je ne dois plus compter sur Sami pour nous nourrir, il a sa famille maintenant. Quant à toi, tu ne nous as jamais laissé manquer du nécessaire, mais tu es absorbé par tout autre chose que par nous. Nour Eddine ne put cacher sa tristesse.

- Nous ne sommes qu'une famille de quatre personnes, cinq maintenant en comptant Chadia, et il y a des centaines de milliers d'autres Palestiniens comme nous, je me dois à tous.

Le vieux fellah ne répondit pas, il semblait très las. Chadia s'approcha de lui, cherchant à l'aider d'un mot ou d'un geste, et il l'attira contre lui.

- C'est un triste mariage, ma fille, mais je te souhaite bonne chance. Garde bien ton mari et donne-lui des fils.

Puis, s'adressant à sa fille :

- Viens, Houda, je suis fatigué, je vais me coucher.

La jeune fille se leva avec les quelques amis qui attendaient comme

elle que le père eût fini de parler. Elle semblait guetter quelqu'un qui n'arrivait pas, retint une question qui lui brûlait les lèvres, puis, à contrecœur, suivit Abdallah après avoir embrassé les jeunes mariés.

Quand le dernier invité eut refermé la porte derrière lui, Sami demanda à son frère :

- Et Bahij?

Il n'aurait pas osé poser la question en présence d'Abdallah; celui-ci paraissait contrarié chaque fois qu'il était question de cet ami de Beyrouth dont les idées si éloignées des siennes avaient contaminé ses enfants!

- Nous avons quitté la salle de réunion tous en même temps; il nous avait donné l'ordre de nous disperser très vite, et je ne sais pas dans quelle direction il est parti.

- Je crains qu'ils ne l'aient arrêté, dit Nihad. Il courait dans une direction opposée à la nôtre, certainement pour détourner l'attention de la police et nous laisser le temps de fuir.

- Que vont-ils lui faire? demanda Chadia, inquiète.

- L'interroger, dit Nour Eddine.

Chadia parut soulagée.

- Si ce n'est que cela!

Sami et Nihad, qui savaient ce que signifiait un interrogatoire de police ne voulurent pas la détromper.

- Nous allons vous laisser maintenant, dit l'institutrice. Vous avez le droit d'être seuls tous les deux.

- Et si Bahij revenait? demanda Sami.

- Ne t'inquiète de rien, nous allons l'attendre devant la maison un moment encore. S'il tardait à venir, nous laisserions la porte entrouverte. Il pourra ainsi entrer et dormir dans un coin du salon s'il le désire.

Ils se dirent bonsoir et éteignirent les lumières. Dehors, la température était douce. Nour Eddine et Nihad s'assirent côte à côte sur la murette qui séparait le jardinet du chemin. La lune éclairait un paysage en noir et blanc: le chaos des baraques dominé par la ligne douce des montagnes, le feuillage léger des eucalyptus qui s'épanouissait en bouquet derrière la palissade, et le linge des voisins qui pendait le long d'un fil de fer. Une étoile brillait au-dessus des pierres dressées du cimetière,

et on entendait le miaulement des chats et les pleurs des enfants éveillés par des cauchemars.

Ils restèrent là, sans parler; la nuit était paisible comme au temps de leur enfance et ils avaient oublié les angoisses de la soirée.

Il devait être minuit passé quand ils entendirent un bruit de pas qui se rapprochait. Une silhouette se dessina derrière les arbres : c'était Bahij. Le jeune homme se rapprocha, il semblait hésiter, se retourna une fois ou deux pour voir si quelqu'un le suivait; puis, se décidant tout à coup, entra dans le jardin de Sami.

Il paraissait mal assuré sur ses jambes et vint en titubant au-devant de ses amis. Nihad eut un cri :

- Mon Dieu! Dans quel état ils t'ont mis! Le malheureux Bahij avait le visage en sang.

- C'est à cause des verres de mes lunettes, mais je n'ai rien. Va me chercher de quoi me laver la figure.

La jeune femme courut à la cuisine et revint presque aussitôt avec une serviette mouillée. - Ils ont quand même cogné dur, dit-elle. Les brutes!

- Pour que cela serve de leçon; à moi et à ceux qu'ils n'ont pas réussi à attraper. Nous voilà prévenus! Vous savez qu'ils installent un dispositif de surveillance sur la terrasse de la caserne?

Puis, sans transition :

- Et les autres ?

- Ils ont tous réussi à filer.

- Il faut que j'aille à Tripoli, maintenant. J'ai un bon bout de chemin à faire à pied. Je prendrai l'autobus demain matin pour Beyrouth. Ils ne m'inquiéteront pas si, comme ils me l'ont dit, je me tiens tranquille à l'avenir. - Il n'est pas question que tu repartes sans avoir pris quelques heures de repos.

- Ici? Vous perdez la tête? Je ne veux pas vous causer d'ennuis. Or, je leur ai promis de repartir tout de suite.

- Il ne s'agit que de quelques heures. Tu t'installeras sur le divan rouge. Moi, je vais raccompagner Nihad à son école. J'irai ensuite dormir chez mon père. Nous sommes tous épuisés.

- Quand reviendras-tu?

- Pas avant quelque temps. Le camp est surveillé de trop près, ils se méfient de tous ceux qui font partie de l'Organisation. Ils en ont dressé une liste..., la liste noire où il ne manque pas beaucoup de noms. Je vous conseille tous les deux de vous faire oublier dans l'immédiat; surtout toi, Nour Eddine. Tu n'auras pas toujours l'alibi d'un mariage pour te mettre à l'abri des policiers.

- Et les réunions?

- Il faut y renoncer pour le moment. Je te préviendrai dès que j'aurai des instructions à vous donner, à toi, à Nihad et aux autres. Il sera prudent de nous donner: rendez-vous quelque part en dehors du camp, près de ton lieu de travail par exemple. Il y a un tel va-et-vient là-bas!

- Et si nous avons à te joindre?

- Impossible, je vais m'absenter.

Nour Eddine et l'institutrice n'insistèrent pas davantage: du secret même de cette absence dépendait la sécurité de leur ami. La nuit était déjà très avancée, ils se dirent adieu sobrement, comme le font ceux qui ont pris leur parti d'une existence pleine de risques.

Chapitre 11

UN BOURDON DE MALHEUR

Le foyer de Sami et Chadia avait éclos dans la pauvreté du camp comme une fleur bienfaisante. Nour Eddine paraissait ne plus songer qu'au chargement de ses camions, au bien-être de sa famille et à son salaire qu'il partageait avec Houda. Sa blessure avait guéri toute seule. Nihad ne parlait plus que des problèmes quotidiens posés par ses élèves. Sur les conseils de Sami qui lui-même assurait les cours de rattrapage, elle avait créé une classe de formation pédagogique destinée aux femmes du camp, et la journée terminée, la famille élargie de nombreux amis se réunissait autour de Chadia pour partager le pain du soir. Abdallah, qui était parti au lendemain de la cérémonie, avait envoyé une lettre. Il s'ennuyait de ses enfants. Le travail était dur, mais on le sentait heureux d'avoir retrouvé la terre.

Bahij ne donnait aucun signe de vie, et pendant les mois d'hiver qui suivirent, ce fut autour de son nom une conspiration du silence que chacun s'efforçait de respecter. Le soleil de mai sécha la boue dans les ruelles. Chadia, qui attendait un bébé, s'alourdissait de jour en jour et passait de longues heures assise devant sa porte à tricoter, le transistor posé à côté d'elle. Elle affectionnait les chanteurs à la mode que les présentateurs de Radio- Beyrouth interrompaient de temps à autre, comme des trouble-fête, pour la lecture des nouvelles.

Ce soir-là, Sami rentra un peu plus tôt chez lui. Il était allé traire la chèvre et ramenait son lait dans un bidon qu'il avait fabriqué lui-même à l'aide d'une grande boîte de conserve munie d'une poignée en fil de fer.

Chadia cousait une petite chemise avec application. Il l'embrassa sur le front.

- Tu as l'air soucieux, dit la jeune femme en posant son ouvrage sur les genoux.

Les fedayins (1) viennent de tenter un coup de main à quelques kilomètres de la frontière, et je me pose des questions sur la façon

(1) *Rebelles.*

dont les choses se sont réellement passées, sur les lendemains de représailles qui sont toujours à craindre pour nous.

Il n'osa en dire davantage, mais Chadia comprit qu'il se demandait si Bahij avait pris part à l'expédition. Il s'inquiétait aussi pour Nour Eddine qui pouvait bien se trouver un jour ou l'autre chargé, lui aussi, d'une mission dangereuse.

La jeune femme se leva pour aller préparer du café, mais Sami la retint d'un geste et la pria de rester assise.

- Repose-toi. Je ne veux pas que tu passes ton temps à me servir, comme autrefois ma mère servait mon père. Ces temps sont révolus. C'est moi qui vais t'apporter du café.

Il alla mettre de l'eau à chauffer et revint s'asseoir auprès de sa femme. Tous deux goûtaient la joie d'être ensemble, sans jamais éprouver le besoin de se le dire. Ils parlèrent de l'enfant à venir, des achats qu'ils souhaitaient faire pour lui, du travail de Sami et des élèves qui n'étaient pas toujours des modèles de sagesse. L'un et l'autre évitaient d'évoquer davantage cette opération à la frontière qui remettait en question leur sécurité, et leur rappelait dans quelle situation incertaine ils se trouvaient. Ils s'efforçaient à vivre comme les autres, mais ils avaient conscience d'être en marge de la vraie vie.

Ils burent à petites gorgées leur café, puis Chadia se leva pour aller pétrir son pain. Nour Eddine venait d'arriver.

- J'ai eu des nouvelles, dit-il à voix basse. - Des détails sur cette opération ? La radio ne parle que de cela.- Non, mais Bahij m'a téléphoné au garage tout à l'heure. Il ne m'a rien annoncé de nouveau, mais il m'a donné rendez-vous après-demain au marché de Zrorta.

- Tu vas y aller?

- Quelle question! Bien sûr! Il y sera quoi qu'il arrive, nous devons nous retrouver devant le marchand de glaces.

Sami aurait voulu mettre en garde son frère, mais à quoi bon! Nour Eddine s'était tracé une ligne de conduite dès l'instant où il avait quitté Sahmata, il avait fait un choix en adhérant à l'Organisation où Bahij l'avait entraîné, et rien, pas même un appel à la raison ou aux senti-

ments, ne l'écarterait désormais de sa route.

Il se contenta de rappeler à son frère que tous deux devaient se rendre le surlendemain au marché de Bécharé pour y acheter une couverture dont Chadia avait le plus grand besoin.

- Je ne vois pas comment tu pourras concilier ce rendez-vous et cet achat, car si tu t'en souviens, tu m'as promis de m'y conduire, dit Sami en conclusion.

- Nous pouvons très bien aller au marché demain plutôt qu'après-demain. Je dois déposer un chargement de bouteilles à Batroun. Si tu viens avec moi, nous nous y rendrons ensuite. Nihad pourra assurer à ta place les cours de rattrapage.

- Et Chadia? Elle serait si contente de choisir elle-même sa couverture.

- Le patron ne serait pas content de me voir embarquer toute la famille dans son camion, et puis, elle est à deux semaines d'accoucher, ce ne serait pas prudent. Bouda restera avec elle, elle lui tiendra compagnie. Sami hésitait encore.

- Allons, c'est son premier, mais ce ne sera pas son dernier; tu peux la laisser sans crainte, il ne lui arrivera rien, je t'assure, et puis, nous ne rentrerons pas tard.

Nour Eddine et Sami étaient assis côte à côte dans la cabine intérieure du camion.

Il y avait des mois que les deux frères n'avaient pas eu l'occasion de se trouver vraiment ensemble. Les sorties étaient rares pour un instituteur comme Sami, et la promiscuité que l'univers clos du camp imposait à tous les exilés rendait les tête-à-tête difficiles sinon impossibles.

Ils avaient déchargé les caisses de soda chez les cafetiers de Batroun, puis ils s'étaient rendus à Bécharé.

Les oliviers au feuillage vert de gris de la plaine du Koura s'estompaient dans la brume, dominés par la montagne crayeuse touffue d'herbe sèche; cette montagne libanaise qui avait su tant de fois se montrer accueillante et qui, pourtant, leur restait étrangère.

Devant les oratoires qui jalonnaient la route, des femmes en fichus noirs, des hommes en gombase (1), s'étaient agenouillés et priaient avec ferveur. Certains avaient apporté des fleurs des champs attachées

(1) *Toque que portent certains paysans libanais.*

en bouquets. A Bécharé, ils marchandèrent une couverture de laine brune, rugueuse, chaude, faite pour durer pendant des générations. Il y avait aussi dans la boutique des pull-overs tricotés, des écheveaux de laine sentant le suint qu'ils prirent plaisir à palper et à soupeser. Pour eux qui avaient si peu d'argent en poche, cet achat était une fête, et Sami songea au plaisir que Chadia aurait eu à se trouver avec lui chez ce marchand.

Ils emportèrent la couverture roulée dans du papier journal et ficelée. Sami refusa le café à la cardamome (1) que Nour Eddine voulait lui offrir, il avait hâte de retrouver sa femme, mais ils achetèrent des nahmajjins (2). En approchant de Tripoli, ils entendirent le chant du muezzin et l'envie les prit de participer à la prière. Ils arrêtèrent le camion devant la mosquée. C'était une ancienne église datant des croisades, où se mêlaient, sur le dôme percé de meurtrières, les lourds piliers de pierre aux sculptures romanes et l'escalier de bois léger et gracile en haut duquel flottait un fanion aux couleurs du prophète.

Dans un angle, près d'une porte entrouverte sur la lumière, un vieux prêtre en tarbouch (3) rouge était assis en tailleur devant un lutrin et marmonnait des prières, les yeux baissés sur le livre saint.

Un vieillard égrenait son chapelet. Au centre, sur un tapis usé, quelques fidèles se prosternaient, face contre terre. Les deux frères s'agenouillèrent pour se dépouiller, le temps d'une invocation, de leurs inquiétudes.

L'un songeait à sa femme et à son fils - car ce serait un fils, il en était certain -, l'autre à Sahmata qui l'obsédait, et à Bahij qu'il allait revoir bientôt.

Ils se levèrent, réconfortés. Sur les marches de l'escalier, un aveugle tendait la main. Sami lui donna une pièce qui lui valut un concert de bénédictions.

Ils reprirent la route qui menait à Tripoli à travers les plantations d'orangers. La soirée était superbe, et Sami penché à la fenêtre de la

(1) *Plante aromatique, dont la graine au goût poivré parfume agréablement le café.*

(2) *Beignets*

(3) *Toque*

portière respirait l'odeur entêtante des arbres en pleine floraison. Un ronronnement venait de la mer et s'enfla peu à peu pour dominer enfin le bruit du moteur, et dans le ciel clair, se dessina la silhouette d'un hélicoptère.

Le gros frelon s'immobilisa un instant pour reprendre son vol.

- C'est la police de la côte.

- Non, dit Nour Eddine qui avait reconnu sur une des ailes l'étoile de David, c'est une opération de reconnaissance.

Il suivit du regard l'appareil qui semblait se diriger vers le camp.

- Dépêchons-nous de rentrer.

Il appuya sur l'accélérateur, mais le vieux camion s'essouffait et tressautait sur tous les cahots de la route.

L'hélicoptère avait disparu. Il s'était posé, sans doute.

Ils arrêterent le camion à l'entrée du camp. Le bruit d'une fusillade venait d'éclater, et Sami sauta lestement à terre, suivi de Nour Eddine.

- Viens, dit celui-ci, tu vas essayer de te faufiler jusque chez toi, moi j'irai jusqu'à l'école.

Ils remontèrent la rue principale en rasant les murs, se croisant avec des bandes de femmes et d'enfants affolés et qui allaient droit devant eux, comme des aveugles. La plupart des hommes qui travaillaient au-dehors n'étaient pas encore rentrés au bercail. On tirait du côté du cimetière, et Sami se souvint qu'à cette heure, Chadia partait traire la chèvre, tandis que les enfants... jouaient à la guerre.

Les deux frères débouchèrent enfin sur la petite place. Le crépitement des mitrailleuses s'était tu. Ils aperçurent, tout en haut du cimetière, des hommes en treillis qui fuyaient. Nour Eddine retint par la manche Sami qui s'apprêtait à les poursuivre.

- C'est stupide, tu n'es pas armé. Tu ne feras qu'un mort de plus. Il ne faut pas gaspiller ta vie.

Un groupe de femmes se ruaient vers l'école, suivies de quelques jeunes gens. Une dizaine d'enfants revenaient du cimetière, réclamant du secours.

Bientôt, un moteur ronfla. L'hélicoptère s'éleva dans le ciel et s'éloigna en direction de la mer, emmenant à son bord le commando.

Nour Eddine le suivit du regard jusqu'à ce qu'il ait disparu.

- Va jusque chez toi, dit-il à Sami avec une détermination tranquille, moi je vais voir s'il n'y a pas eu trop de dégâts.

Il partit en direction de l'école, inquiet sur le sort de Nihad. C'était à elle qu'il avait d'abord pensé en pénétrant dans le camp; elle avait tellement de courage, de dévouement, qu'il la savait capable de toutes les imprudences. Il se heurta à Houda qui sortait du dispensaire. La jeune fille était d'une pâleur de cire, mais elle essayait de dominer sa peur, ce qui émut Nour Eddine.

- Chadia n'a rien, dit-elle. Je l'ai laissée chez elle à l'instant, mais il y a eu des morts là-bas.

Elle désignait du doigt le champ qui s'étendait au-delà du cimetière.

- Ils ont tiré pour protéger leur retraite. Il y avait des enfants dans le champ.

Elle avala ses larmes. Ils passèrent devant une baraque dont la porte avait été enfoncée.

- Reste dehors, dit Nour Eddine à sa sœur.

Et il entra. Un homme était recroquevillé dans un coin de la pièce, les yeux agrandis par la stupeur, la bouche entrouverte. Le jeune homme eut de la peine à reconnaître dans ce visage grimaçant, un de ses camarades de l'Organisation.

Dans la ruelle, un jeune garçon était couché à plat ventre le long du mur ; il gémissait, mais aucune des femmes qui couraient et se bousculaient n'avaient l'idée de lui venir en aide.

- Il a dû prendre une balle perdue, soupira Houda.

La jeune fille s'agenouilla près du blessé qui avait été touché à la jambe et saignait abondamment. Elle déchira dans le bas de sa chemise deux bandes d'étoffe et les noua bout à bout.

- Je vais tenter d'arrêter l'hémorragie. Voilà Sami, il arrive à point.

Sami venait de pénétrer dans la ruelle. Il était rassuré sur le sort de Chadia qu'il avait laissée dans sa chambre après l'avoir obligée à s'allonger sur son lit. Les deux frères attendirent que Houda eût serré son garrot.

- Ils étaient bien renseignés, confia Nour Eddine à son cadet. Je viens de découvrir un des amis de Bahij chez lui (1). Ils ne l'ont pas raté...

(1) Un garçon qui fait partie des commandos.

Oui, ce sont des représailles bien montées.

- Aidez-moi, implora Houda. J'ai terminé mon garrot, nous allons le transporter jusqu'au dispensaire.

Nour Eddine prit le blessé par les pieds, Sami le saisit par les bras, aidé de Houda, et tous trois, avançant avec beaucoup de précaution, remontèrent la ruelle et se retrouvèrent sur la petite place.

Au-delà dans le champ réservé aux lionceaux, la foule des femmes assemblées rappela à Sami la dernière et tragique journée de Sahmata.

Il y avait des enfants allongés à même le sol, des pleurs et des cris.

- Les femmes feraient mieux de faire appel aux jeunes gens pour transporter les enfants au dispensaire, s'indigna Nour Eddine.

- Les blessés y sont déjà. Pour ceux-là, il n'y a plus rien à faire qu'à pleurer.

Ils déposèrent un instant leur fardeau qui se plaignait et reprirent leur souille.

Ils étaient brisés.

- Et Nihad? interrogea Nour Eddine.

- Elle a eu de la chance. Elle aurait dû être à l'entraînement des lionceaux, dans le champ, mais comme Sami lui avait demandé de la remplacer, elle se trouvait à l'école au cours de rattrapage quand l'hélicoptère est arrivé. Nour Eddine se souvint de la prière qu'il avait faite une heure plus tôt, dans la mosquée de Tripoli.

Chapitre 12

LE TEMPS D'UNE CHANSON

Les victimes furent enterrées le lendemain tout en haut du cimetière: il y avait eu quinze morts. La plupart n'avaient pas quinze ans. Nihad, aidée de ses élèves, tressa des couronnes de feuilles et de fleurs, et s'ingénia avec Houda à consoler les familles.

Chadia n'avait pas quitté son lit. Elle était éprouvée par les émotions de la veille, et Sami s'était chargé à sa place de pétrir le pain et de traiter la chèvre.

Peu après l'enterrement, Nour Eddine quitta le camp et se rendit à Zrorta. Ce rendez-vous lui paraissait plus important que jamais.

Vivre dans ce camp sans rien tenter pour en sortir était décidément au-dessus de ses forces. Il arriva au marché vers midi. Les ventes battaient leur plein. Au centre de la place, les fripiers avaient étalé leurs marchandises sur des feuilles de carton. Des femmes, assises à même le sol, attendaient avec patience les clients qui viendraient acheter leurs tas de légumes, de graines de courge, de cacahuètes ou de tabac à priser. Une forte odeur d'épices imprégnait les gens et les choses.

Nour Eddine se fraya un passage à travers la foule grouillante, bruyante et bigarrée.

Le marchand de glaces tenait boutique à l'angle d'une rue. Chez lui, c'était un va-et-vient incessant de femmes chargées de paniers, de vieux paysans maronites ou de jeunes écoliers.

Il entra par la porte ouverte à deux battants, et pour se donner une contenance, demanda un cornet de glace au lait.

- La même pour moi, dit une voix qu'il reconnut aussitôt.

Il se retourna. C'était Bahij.

- Allons faire un tour, proposa celui-ci. Ils marchèrent jusqu'au foirail à bestiaux où les bergers surveillaient leurs moutons à large queue et leurs chèvres.

Nour Eddine ne pouvait se défendre d'être heureux: il avait retrouvé son ami. Il avançait au milieu des passants qui se bouscuaient, et regardait à la dérobée ce visage fermé et ascétique qui l'avait toujours

subjugué.

Pour Nour Eddine, Bahij était la seule chance qui lui restait de quitter cet univers concentrationnaire qu'était le camp. Bahij, c'était aussi son seul lien avec cette équipe dirigeante qui avait pris en main la destinée des Palestiniens en exil, et ferait peut-être valoir un jour leurs droits à une table internationale.

- Il y a longtemps qu'on ne s'est pas vus, dit-il à son ami.

- Je n'ai pas perdu de temps, j'étais dans le sud, nous avons de grands projets. Il faut faire de notre monde un monde plus fraternel. Vois-tu, il y a trop d'injustices, nous vivons le règne des riches, des puissants, et c'est à nous qui n'avons rien qu'il appartient de rappeler aux hommes qu'ils sont solidaires.

- Mais notre pays, notre terre, quand nous sera-t-elle rendue? demanda Nour Eddine d'un ton pressant.

- Comme tu es impatient! Rien de grand ni de durable ne se forge dans la hâte.

- Il y a quinze ans que j'attends !

- Cela peut durer encore beaucoup plus longtemps, des générations peut-être.

Derrière les lunettes aux montures métalliques, les yeux de Bahij observaient les réactions de son ami et se teintaient d'indulgence. - Qui a monté l'opération qui a eu lieu à la frontière? interrogea Nour Eddine.

- Je n'en sais rien, mais je suis au courant comme tout le monde de ce qui s'est passé au camp. A dire vrai, je m'attendais à ces représailles.

- Il ne s'agit pas de simples représailles, dans ce cas nous aurions été bombardés; ils cherchaient à descendre des fédâyins, ils se sont simplement trompés d'heure, la plupart des hommes étaient encore à leur travail. Ils n'en ont trouvé qu'un, de notre groupe, Taieb, un chic garçon que tu aimais bien.

- Taieb? Je n'étais pas au courant, pauvre garçon!

- Nous l'avons enterré avec les autres, pour la plupart des enfants et des lionceaux qui se trouvaient sur le chemin du commando quand les hommes ont tiré pour protéger leur retraite. Il y a eu quinze victimes.

- Et la petite Houda! interrogea Bahij d'une voix qui se voulait indifférente.

- Elle a été très bien, elle s'est occupée des blessés avec Nihad. Nos femmes sont merveilleuses!

Il y eut un silence, les deux amis s'étaient adossés au mur de pierres sèches qui longeait le foirail.

- Je suis venu te proposer quelque chose, murmura Bahij. Tu es libre d'accepter ou de refuser.

- Quel que soit cc que me demandera l'Organisation, je dirai oui. Je ne vis plus que dans cet espoir.

- As-tu renoncé vraiment aux tiens, à tous ceux que tu aimes?

- Oui, j'y ai renoncé.

- C'est bon. Nous devons monter en Galilée un réseau de renseignements. Au départ, il faudra contacter deux ou trois personnes. Il faut implanter solidement notre présence là-bas, et pour cela avancer avec prudence.

- Où dois-je me rendre?

- A Nazareth.

Ce n'est pas loin de Sahmata. Il y a une route, une très bonne route qui y conduit.

- Tu pars demain. Bien entendu, tu n'en parles à personne. Tu iras comme d'habitude à ton travail, et sous un prétexte quelconque, tu demanderas à ton patron l'autorisation de t'absenter. Dis-lui que tu es malade... ou n'importe quoi. Tu gagneras la route à pied avec des paniers à la main, comme si tu ramenaient chez toi un marché; je passerai en voiture, et c'est moi qui te conduirai jusqu'à la frontière. De nuit, c'est relativement facile. Pour les contacts à prendre et les détails, je te dirai le reste en route. Tu es toujours d'accord?

- Je te remercie d'avoir pensé à moi.

- Ce n'est pas un cadeau que je te fais!

- Si, en quelque sorte... C'est ma première mission. Je n'ai rien fait jusqu'ici, tandis que toi!

Bahij eut un sourire triste.

- Je ne suis ni plus courageux, ni meilleur que n'importe lequel d'entre nous, tu sais.

Ils se remirent à marcher et passèrent devant une bijouterie. On apercevait par la porte entrouverte le marchand qui pesait avec minutie les

chaînes d'argent, sous l'œil attentif d'un paysan en tarbouch.

- La corbeille de la mariée! Cela paraît bien loin de nous !

Le ton de plaisanterie que Nour Eddine cherchait à prendre sonnait faux.

Ils entrèrent chez un cafetier, s'assirent à une table et commandèrent un thé à la menthe. La radio était branchée à fond et la voix de la chanteuse emplissait la salle de modulations et de soupirs amoureux qui mettaient sur les visages des clients des expressions d'extase.

Les deux amis écoutèrent la romance tout en buvant leur thé. Ils n'avaient plus rien à se dire et se laissaient aller à rêver.

La chanson terminée, ils se levèrent. Bahij insista pour payer, et ils se séparèrent en sortant sur un simple signe d'amitié.

Nour Eddine regagna le camp à la tombée de la nuit. Il était dans un état d'exaltation qu'il avait du mal à maîtriser. Il passa devant l'école et frappa à la porte de Nihad. La jeune femme lavait du linge dans un baquet. Elle ne disposait d'aucun moment de loisir dans la journée, et gardait pour le soir ses petits travaux personnels.

Quand elle aperçut Nour Eddine, son visage s'illumina et elle l'accueillit avec ces mots de bienvenue tendres et fleuris dont la langue arabe a le secret!

- As-tu un moment? lui demanda-t-il machinalement.

- Bien sûr, quelle question!

Le jeune homme entra et s'assit sur le lit, au milieu des coussins éparpillés. Il n'y avait rien d'autre dans la pièce, sinon une table couverte de livres, une chaise et une natte. Les vêtements de la jeune femme étaient accrochés à des clous ou pliés dans une valise de toile plastifiée, et la vaisselle, qui était rudimentaire, était rangée dans une caisse.

Sur un réchaud, Nihad posa une théière.

- Il s'est passé quelque chose, Nour Eddine... Tu as un air tellement étrange! Je ne t'ai jamais vu ainsi.

Nour Eddine réfléchit quelques secondes et fit mentalement le tri de ce qu'il pouvait confier à son amie, et ce qu'il devait lui cacher.

En tant que membre de l'Organisation, elle ment.

- J'ai revu Bahij. Il va bien et il est toujours aussi actif.

- Va-t-il se montrer par ici? Il s'est fait oublier maintenant, et je serais contente de faire avec lui le point des derniers événements. Tout se passe en dehors de nous depuis quelque temps, on nous ignore... sauf quand il s'agit de jouer les cibles...

Elle était à bout de nerfs tout à coup :

- Après tout, ce sont nos enfants qui ont payé les frais de l'opération montée à la frontière. - C'est le prix de notre liberté, Nihad, et de notre terre !

La jeune femme soupira.

- Demain, ton père sera là, paraît-il. Il a prévenu Sami par télégramme. Il était fou d'inquiétude en apprenant le raid d'hier; il nous croyait tous morts. Comme la récolte est pratiquement terminée là-bas, il a décidé de rentrer plus tôt. Il est tellement impatient de nous revoir! Depuis qu'il est ouvrier agricole, le pauvre homme mène une triste vie, balotté d'un jardin à l'autre.

Elle cherchait à lire dans les yeux de Nour Eddine une réponse qu'il ne lui donnerait peut-être pas.

- Tu n'as pas l'air satisfait de la nouvelle! - Ce n'est pas cela, Nihad, mais... je vais avoir à m'absenter. Ce ne sera pas long, tu sais, et tu ne dois pas t'inquiéter.

- Je comprends, murmura Nihad d'une voix si éteinte qu'on l'entendait à peine. Ton frère est-il au courant ?

- Je ne le savais pas ce matin en le quittant, et je n'ai pas l'intention de lui en dire très long. Je préfère tenir ma famille en dehors de tout cela. J'ai déjà gâché le mariage de Sami! Il est gentil de ne pas m'en vouloir.

- C'est impossible, que vas-tu leur dire, alors? Et que diront-ils à ton père, car si j'ai bien compris, tu ne le verras pas avant ton départ?

- Je trouverai un prétexte, beaucoup de chauffeurs s'absentent de chez eux pour leur travail, mon père patientera jusqu'à mon retour; l'essentiel pour moi est de savoir qu'ils ne s'inquiètent pas.

- Moi, je vais m'inquiéter.

- Tu n'as donc pas confiance en moi?

- En toi, oui, dit-elle avec un pauvre sourire.

- Manquerais-tu de courage? Pourtant, souviens-toi, le soir du mariage de Sami, comme tu as su rester calme. Et hier, le sang-froid dont tu as

fait preuve.

Nihad écoutait son ami. Elle n'avait qu'une seule pensée, ne pas pleurer, ne pas lui montrer son chagrin. Les mots de courage et de sang-froid lui paraissaient soudain étrangers, et elle haïssait tout ce qui n'était pas Nour Eddine.

Ce soir, il était là. Il buvait du thé avec elle, tout était simple comme en temps de paix; mais demain il serait loin, et elle songea que peut-être elle ne le verrait plus.

Chapitre 13

LE RETOUR EN GALILÉE

Nour Eddine somnolait dans la voiture. En quittant Nihad, il n'avait pu se dispenser d'aller chez Sami pour prendre des nouvelles de Chadia et avertir les siens de sa courte absence, et il s'était couché très tard.

En dépit de ses craintes, tout avait été facile. La maisonnée vivait depuis deux jours au rythme lent de Chadia. La naissance n'était prévue que pour le mois suivant, mais il était à craindre que la jeune femme, bouleversée par les derniers événements, n'accouchât avant d'atteindre son terme.

Ainsi, Sami n'eut pas l'idée de questionner son frère quand celui-ci lui annonça qu'il ne reviendrait pas avant trois jours.

Houda lui demanda de lui ramener une coupe de coton pour commencer à broder une robe pour elle-même. Elle en avait tant brodé pour l'artisanat qu'elle avait fini par avoir envie d'être belle, elle aussi !

- Je passerai sûrement dans un marché, et je ne t'oublierai pas, c'est promis.

Au volant, Bahij était silencieux et pensif. Il avait pris la route de la côte. La mer était rutilante de soleil. Sur les plages, quelques oisifs pêchaient à la ligne, les pieds dans l'eau. Dans les villages, les vieux paysans assis devant leurs portes fumaient la pipe ou le narguilé. Images très douces venues d'un autre monde.

Ils traversèrent les rues de Jbail encombrées de soldats, de camions et de charrettes.

- J'espère que nous ne serons pas gênés par les manifestations d'étudiants. Depuis trois jours, ils font leur poussée d'urticaire, c'est le même scénario chaque année, remarqua Bahij d'un ton résigné. Je ne peux m'empêcher de trouver leurs revendications dérisoires quand je pense à vos problèmes.

Ils franchirent cependant Beyrouth sans encombre. Quelques brûlots allumés remplissaient l'atmosphère d'une épaisse fumée noire mais la route n'était pas barrée.

- C'est maintenant que les choses risquent de se compliquer. Nous en-

trons dans la zone surveillée.

Un peu avant d'arriver à Nabatiyé, un barrage de police arrêta la voiture pour un contrôle. Bahij et Nour Eddine présentèrent leurs papiers qui étaient parfaitement en règle, mais ils durent fournir quelques explications supplémentaires sur les raisons de leur voyage dans le sud.

Une visite à des parents vivant dans un camp de réfugiés de la région fut un prétexte plausible. Il n'était pas rare de voir des Palestiniens se rendre visite d'un camp à l'autre, et les policiers ouvrirent la voie aux deux amis. Au-delà des chevaux de frise, deux chars et des militaires armés assis derrière des sacs de sable, protégeaient le passage.

Le premier obstacle était franchi.

- Nous ne sommes pas loin de la frontière maintenant, dit Nour Eddine. J'aimerais m'arrêter un moment au marché de Nabatiyé. Houda m'a demandé une coupe de coton.

- D'accord, mais à une condition: c'est moi qui offre le tissu.

Ils entrèrent en ville et laissèrent la voiture le long d'un trottoir. La grande place était encombrée de marchands. Ils circulèrent entre les éventaires et se décidèrent pour une cotonnade bleu nuit, qu'ils emportèrent, bien emballée dans un papier qui aurait mieux convenu à emballer un morceau de viande. Ils achetèrent du pain au sésame et se remirent en route. Il était midi. De la mosquée au dôme bleu, le muezzin lança l'appel à la prière.

L'heure était proche maintenant où ils allaient se quitter. Nour Eddine demanda à Bahij ses dernières instructions. Il ressentait une impression étrange. C'était comme si cette mission allait être accomplie par un autre.

- Je vais te laisser dans un hameau de montagne, un peu avant la frontière. Tu demanderas Burham le coutelier. Il se chargera de t'indiquer ton chemin, à pied d'abord, puis en voiture de louage.

- Et à Nazareth?

- Tu dois contacter un certain Malek qui tient un petit café dans la rue el Hamra. C'est un gros homme à l'allure tranquille, sûr et insoupçonnable. Tu lui remettras une lettre que je vais te donner, dans laquelle il trouvera les instructions de l'Organisation, et tu ne t'attarderas pas

chez lui.

- Rien d'autre?

- Cette prise de contact est capitale pour nous. C'est le premier élément du réseau que nous comptons mettre en place. Au retour, tu t'arrangeras pour aller en voiture de louage jusqu'à Safad, au nord du lac de Tibériade. Il y a un peu plus de dix kilomètres à faire ensuite à travers la montagne, mais il vaut mieux changer d'itinéraire pour le retour. A toi de jouer!

- Je pourrais presque passer par Sahmata, c'est sur mon chemin.

- Je sais, mais il y a une caserne à la sortie de Nazareth, le district est surveillé de très près.

- De toute façon, tu sais bien que je n'irai pas à Sahmata, je n'ai pas envie d'aller chez moi comme un voleur.

- Je t'attends ici, dans deux jours, à la même heure.

Le hameau était en vue, et Bahij arrêta la voiture sur le bas-côté de la route.

- Je garde le tissu de Bouda, si tu veux bien. Il n'est pas question que tu t'en encombres. Nous le lui ramènerons ensemble.

- Si Dieu veut! dit Nour Eddine.

- Oui, si Dieu veut! Nour Eddine s'était assis à la terrasse du café de la rue el Bamra d'où il apercevait le dôme de la basilique. Le temps était à l'orage, mais il était certain qu'il ne tomberait pas une goutte d'eau.

Presque toutes les tables étaient occupées par des hommes en manches de chemise et en jeans. Il y avait aussi deux jeunes filles qui buvaient des sodas à l'orange. Elles avaient posé leurs livres devant elles et il en conclut qu'elles devaient être des étudiantes.

La rue était très animée: des jeunes femmes qui allaient à leurs courses, moulées dans des pantalons de toile, des filles en jupes courtes et en sandales, des enfants qui rentraient de l'école, des vieux qui traînaient la savate. L'atmosphère était différente de ce qu'il avait connu autrefois, mais le changement venait moins des passants eux-mêmes que de leur façon de s'habiller.

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas entendu parler hébreu, et il s'étonna de voir combien cette langue lui était restée familière après quinze années. Le patron du café, Malek, servait lui-même les clients,

aidé d'un garçon de douze ou treize ans qu'il se plaisait à houspiller. Il s'approcha de Nour Eddine pour prendre sa commande, et le jeune homme leva les yeux sur le gros homme affable qui lui faisait face.

Bahij avait raison. Qui aurait pu soupçonner que ce cafetier rondouillard était membre d'une organisation révolutionnaire? Nour Eddine commanda un coca-cola que Malek lui apporta aussitôt en se plaignant de la chaleur.

Une patrouille remontait la rue, le fusil à la bretelle; il la suivit du regard. Il se souvenait de Gabriel, et une envie de revoir son ami le submerge.

Avait-il retrouvé sa place dans l'entreprise, après les événements de 1948, ou bien était-il resté dans l'armée? Cette seconde hypothèse n'était pas exclue, Gabriel avait toujours eu le goût de l'ordre, et il avait un sens peu commun du bien public. Il s'interrogeait sur ce qu'ils se diraient si le hasard les mettait en présence.

Le jeune homme but d'un trait son coca-cola et entra dans le café. Malek essayait son comptoir d'un coup de torchon énergétique.

- On peut avoir quelque chose à manger ?

- Non, pas ici, mais un peu plus loin vous trouverez un marchand de beignets et de sandwiches.

- Et comme moyens de transports?

- Vous avez des cars et des taxis, deux rues après le marchand.

- Je vous dois combien?

Nour Eddine déboutonna la poche de sa chemise. Il sortit son portefeuille, et après s'être assuré d'un rapide coup d'œil que personne ne le voyait, il posa sur le comptoir un billet, ainsi que le pli remis par Bahij.

- Payez-vous là-dessus, dit-il au cafetier. Malek, avec une dextérité surprenante, fit disparaître l'enveloppe derrière le comptoir, puis il repoussa le billet.

- Vous êtes mon invité.

Deux clients venaient de s'asseoir à la terrasse, et sans s'occuper davantage de Nour Eddine, le gros homme sortit, son torchon sous le bras.

Nour Eddine s'éloigna, il se sentait soulagé depuis la minute où Malek

avait pris possession de la lettre, mais il n'osait s'avouer qu'il était déçu.

Sa mission, ce n'était donc que cela: une longue marche dans la montagne, des kilomètres en car, et un coca-cola à la terrasse d'un café. Il se demandait pourquoi Bahij lui avait fait tant de recommandations.

Au coin de la rue el Hamra, il trouva le marchand que lui avait indiqué Malek. Il acheta des beignets qu'il mangea debout. Il était affamé. Puis il se remit à marcher et arriva devant la station de cars et de taxis. Les voitures rangées en double file entravaient la circulation, et il se fraya un passage entre les véhicules et les passants, pour aller consulter les horaires.

Un car venait de quitter Nazareth.

Le suivant ne partait que deux heures plus tard. Il prit un billet, et décida de faire quelques pas.

Il se mit à marcher au hasard des rues, sans oser se renseigner pour ne pas attirer l'attention sur lui, et il se trouva bientôt hors de la ville.

Sur le côté droit de la route, un bâtiment entouré d'un grand mur était gardé par deux soldats en armes. La caserne dont avait parlé Bahij, sans aucun doute. Il eut conscience qu'il était plus sage de ne pas aller plus avant, et il fit demi-tour.

Une des sentinelles qui avait remarqué son manège l'interpella. Nour Eddine s'arrêta et se retourna. Le soldat avançait vers lui d'un pas assuré, et il le regardait venir sans bouger.

Il avait sur lui tous les papiers nécessaires, Bahij s'en était chargé. Il lui suffisait de garder son sang-froid. Son portefeuille n'était plus dans la poche de sa chemise. Il se souvint qu'il l'avait placé dans la poche arrière de son pantalon en quittant le bar. D'un geste instinctif, il y porta la main pour s'en assurer et le soldat dégaina son pistolet, prêt à la riposte. Alors, Nour Eddine se revit brutalement à Sahmata, près de la fontaine. C'était comme si le cauchemar était revenu. Il perdit la tête et se mit à courir. Il entendit une sommation, puis un coup de feu, et plus rien.

Un grand voile noir était tombé sur ses yeux.

Un jeep franchit le portail de la caserne, fonça en direction de la sentinelle.

Un homme brun, corpulent, en chemise et pantalon kaki, sauta hors de la voiture.

- Bon dieu de bon dieu! Qu'est-ce qui se passe?

- Un fedayin, sans aucun doute, colonel Boulakia, dit la sentinelle qui avait reconnu l'officier. Il a essayé de fuir alors que je l'interpellais. Il avait cherché à se saisir de son revolver, mais je ne lui en ai pas laissé le temps.

L'officier retourna avec précaution le corps qui gisait, face contre terre, et après avoir tâté ses poches, il le regarda longuement. On aurait pu croire qu'il attendait que ce mort revînt à la vie.

- Il n'était pas armé, dit-il enfin d'une voix sourde.

Puis il ajouta :

- Qu'on l'enterre dans le cimetière musulman, je veux qu'il ait une sépulture décente.

Chapitre 14

UN ENFANT NOMMÉ NOUR EDDINE

Abdallah était assis depuis des heures devant la maison de son fils, des heures à entendre les gémissements de Chadi.

Il se souvenait de sa femme, et à cause de ce souvenir il sentait rôder la mort autour de lui.

Il regrettait que Nour Eddine ne fût pas là auprès de lui pour partager ses silences, mais ce fils n'avait jamais fait ce que son père désirait.

Partir sans l'avoir attendu, par exemple, était pour le moins étrange. Jamais, se disait-il, ses deux autres enfants n'auraient agi de la sorte.

Abdallah se reprochait de ne pas avoir poussé son aîné à s'exiler au Koweït, comme l'avaient fait tant d'autres Palestiniens. Là-bas, il l'aurait senti moins menacé, et peut-être y aurait-il fait fortune !

- Quand il reviendra, je lui dirai ce que j'en pense, se répétait le vieux fellah.

Bouda avait été chercher la matrone. La nuit avait enveloppé le camp. Au muezzin avait succédé le haut-parleur qui réclamait pour le lendemain des garçons et des filles de bonne volonté. Il y avait des tranchées à creuser, et ce genre de travail était toujours assuré par des ouvriers bénévoles.

Jadis, à Sahmata, c'était l'heure où les hommes rentraient des champs. Dans le village, les femmes avaient allumé les fours à pain, et les enfants s'impatientaient de voir que le dîner n'arrivait pas.

La porte s'ouvrit sur Sami. Il avait une barbe de deux jours, et son visage émacié s'était creusé de rides.

- Chadia est très faible, confia-t-il à son père. Ce ne sera pas facile.

Abdallah hocha la tête. Il était rempli de compassion pour cette brue qu'il aimait comme sa propre fille.

- Nous sommes entre les mains de Dieu ! Et il sortit son chapelet de sa poche. Maintenant, Sami arpentait le jardin. Il fumait distraitement, par petites bouffées nerveuses, et Abdallah suivait du regard le point lumineux qui éclairait la nuit par intermittence, comme une luciole. Un grand silence s'était fait dans la maison. Sami s'arrêta un instant,

puis reprit sa marche d'ours en cage. C'était une fuite qui ne parvenait pas à l'éloigner de son angoisse. Il s'arrêta à nouveau. Des pas se rapprochaient et Nihad entra dans le jardinet. Elle portait sous le bras une étoffe enveloppée dans un papier marron à moitié déchiré. Elle avait un visage de glace.

- Bahij est venu. Il est chez moi...

Ses yeux se remplirent de larmes.

- Et Nour Eddine? Nour Eddine?

Sami jeta au loin sa cigarette. Il prit par les épaules la jeune femme, et de ses mains crispées, il la secoua comme s'il voulait la forcer à dire son terrible secret.

Abdallah ne bougeait pas. Il observait la scène, et la nouvelle tragique qu'il lisait déjà dans les larmes de Nihad pénétrait lentement en lui.

- Nour Eddine était parti là-bas en mission. Ce qui est arrivé est un accident, un accident stupide. Il n'avait commis aucune imprudence. Je te raconterai. Maintenant, je ne peux pas...

Sami desserra s'assit devant le dans ses mains.

Nour Eddine n'avait jamais eu d'autre désir que de retourner chez lui, mais c'était pour y vivre!

- Où était-il allé ?

- A Nazareth.

- Tout est arrivé par la faute de Bahij. Jamais ce garçon n'aurait dû franchir les limites de ce camp, il n'y a apporté que du malheur.

- C'est la guerre qui est la cause de tous nos malheurs; sans cela, Bahij exercerait un métier à Beyrouth ou ailleurs, et Nour Eddine aurait continué à cueillir vos olives chaque année.

Abdallah ne l'écoutait pas. Il pleurait son fils, peu lui importaient les raisons de Nihad, puisque désormais il ne le reverrait plus.

Il y eut un grand cri dans la maison, un cri sauvage de bête prise au piège, puis une courte pause et les vagissements d'un nouveau-né.

Bouda apparut sur le pas de la porte. Elle avait retroussé les manches de sa chemise jusqu'aux coudes, et ses cheveux dénoués pendaient sur ses épaules.

- C'est un garçon! Vous pouvez venir le voir. Il est superbe !

Nihad s'était appuyée contre le mur, ses jambes ne la portaient plus.

- Tiens, prends, c'est pour toi, dit-elle à la jeune fille. C'est le tissu de ta robe. Nour Eddine a pensé à toi...

De la chambre où reposait Chadia, parvenaient les pleurs du bébé et les ordres de la matrone qui réclamait de l'eau chaude, des langes, une petite chemise.

Une année avait passé depuis la naissance du premier né de Sami : le petit Nour Eddine. Chadia attendait un second enfant.

Dans le camp, la vie avait repris son cours. Abdallah, au chômage, bêchait le jardin de son fils. Il y avait semé des fèves et des pommes de terre. Le soir venu, il veillait au milieu de ses enfants, jouait aux échecs et suivait d'une oreille distraite les conversations des plus jeunes, comme autrefois.

La surveillance militaire s'était allégée, et l'on parlait depuis peu d'une police intérieure qui serait assurée par les Palestiniens eux-mêmes.

Les réunions si longtemps interdites avaient été autorisées, et Bahij qui avait repris ses activités de militant, venait chaque semaine au camp.

Il apporta un jour une pile d'affiches représentant un portrait de Nour Eddine en noir sur fond rouge.

Quand Abdallah vit les photos agrandies de son fils plaquées sur tous les murs avec la mention de « martyr », il ressentit un sentiment de fierté, mais il savait au fond de lui que si ce fils n'avait pas été un héros, mais simplement un fellah comme lui... il serait encore en vie.

Les chefs d'états où de partis qui décidaient d'une politique ne se préoccupaient guère des familles décimées, des misères, des déchirements que chacune de leurs décisions entraînait.

Heureusement, il lui restait Sami, son cadet, celui que Nour Eddine appelait Pharaon, pas seulement pour sa ressemblance avec Toutankhamon, mais aussi à cause de sa sagesse, de son esprit mesuré.

Lui, avait choisi de fonder un foyer en dépit de l'exil. Il était le soutien de son père, celui qui saurait en temps venu s'occuper de sa sœur Hou-da et la marier.

Ainsi, le vieux fellah meurtri avait-il retrouvé un peu de paix dans son cœur.

Le printemps reflurit entre les barbelés qui clôturaient le camp, le long des palissades de tôle, dans les champs où les enfants avaient repris leurs jeux, avec des fusils de bois et les gestes de la mort qu'ils mimaient sans se lasser.

Dans la maison de Sami, l'heure du muezzin, qui était aussi celle de l'amitié, avait regroupé les voisins de tous les âges. Ceux-ci étaient arrivés les uns après les autres, tandis que Chadia, toujours sur la brèche, préparait son pain, donnait le biberon au petit Nour Eddine, mettait l'eau à bouillir pour le thé et revenait s'asseoir entre deux tâches auprès de Nihad qu'elle affectionnait tout particulièrement, devenant toutes les consolations que celle-ci trouvait auprès d'elle et de Sami.

Ce soir-là, Abdallah jouait aux échecs avec un jeune voisin dont la famille vivait au Koweït. Ce garçon lui plaisait, il était croyant et travailleur. Il avait trouvé un emploi dans une station d'essence de Tripoli, et le vieux fellah qui voulait oublier jusqu'à l'existence de Bahij, songeait à lui pour gendre.

Quand elle eut terminé son ouvrage, Chadia mit son bébé au lit, elle s'installa sur le divan rouge et prit son tricot.

- Nous n'attendons plus que mes sœurs, dit-elle à son mari. Assieds-toi, je t'en prie, au lieu de tourner en rond.

Sami échangea un regard avec Nihad. Il paraissait hésiter sur ce qu'il allait répondre à sa femme. Il s'approcha d'elle et lui prit la main d'une façon tendre qui ne lui était pas habituelle.

- Je suis désolé, Chadia, mais je dois sortir un moment.

- Mais ma jeune sœur amène son fiancé pour nous le présenter !

- Reçois-les pour moi et fais-leur du café. Du bon café, comme tu sais le faire.

- Alors, nous t'attendrons, insista la jeune femme dont la voix tremblait un peu.

- Non, ne m'attendez pas. Je rentrerai tard ce soir.

Il se baissa pour l'embrasser, et sortit suivi de Nihad.

Abdallah semblait plongé dans ses pensées de joueur d'échecs, mais quand la porte eut claqué derrière Sami, il jeta sur sa belle-fille un regard triste.

**EXTRAITS DE JOURNAUX, REVUES
ET LIVRES BRÈVE CHRONOLOGIE**

- 2 Novembre 1917 :** Déclaration Balfour
- 1920 :** La Société des Nations donne à l'Angleterre un mandat sur la Palestine.
Les Sionistes organisent une armée secrète « la Haganah ». Début de l'immigration juive. Pétition des Arabes musulmans et chrétiens à Churchill - grève générale - émeutes.
- 1939 :** Churchill se prononce en faveur d'un état juif.
- 1940 :** Le Fonds National juif achète des terres aux régions frontalières.
- 1945 :** Création de la Ligue Arabe. Novembre 1947: L'Angleterre remet son mandat à l'O.N.U.
- Avril 1948 :** Le massacre du village arabe Deir Yassin par l'Irgoun - organisation terroriste juive - fait 254 victimes.
- 15 Mai 1948 :** Proclamation de l'État d'Israël. Début de la 1ère guerre israélo-arabe. Les Israéliens envahissent l'Égypte.
- Février 1949 :** Armistice signé entre Israël- Égypte- Liban.
- 1956 :** Début de la campagne du Sinäi, les Israéliens occupent Gaza et la majeure partie du Sinäi.
- 1965 :** Début de la résistance palestinienne.

- 1967 :** Guerre des Six Jours. Occupation de nouveaux territoires par Israël.
- 1973 :** Guerre du Kippour.
- Octobre 1974:** l'Assemblée Générale de l'O.N.U. invite l'O.L.P. à participer aux délibérations concernant la question palestinienne. 13 Novembre 1974: Yasser Arafat à la tribune de l'O.N.U. l'Assemblée Générale reconnaît le droit à l'autodétermination, à l'indépendance, et à la souveraineté du peuple palestinien.

AUX ORIGINES DU PROBLÈME PALESTINIEN

déclaration Balfour

(Ministre des Affaires Étrangères du Royaume Uni).

« le gouvernement de S.M. le roi - Georges d'Angleterre - voit d'un œil favorable l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif et fera de son mieux pour aider à la réalisation de cet objectif, étant entendu que rien ne sera fait qui puisse porter atteinte aux droits civils et religieux des communautés non-juives existant en Palestine. »

Les réfugiés palestiniens

Revue « Les Temps Modernes » Na 253 bis – 1967

Le conflit israélo-arabe...Il y a cependant une différence fondamentale, que peu de gens reconnaissent, entre les réfugiés palestiniens et les autres catégories de réfugiés en provenance de l'Europe, de la Chine communiste, de Cuba, de l'Inde ou du Pakistan.

Les derniers n'ont pas été chassés par leur propre gouvernement, mais sont partis de leur plein gré, soit parce qu'ils étaient en désaccord avec

celui-ci, soit parce qu'ils ne voulaient pas vivre sous un régime donné. Il n'existe pas, dans ces cas-là, de loi ou de politique qui empêche les réfugiés de retourner chez eux s'ils le désirent. Les Arabes palestiniens, eux, ont été *expulsés de force et dépossédés* par un peuple étranger qui s'est, de son propre chef, érigé en gouvernement; ils sont toujours désireux de rentrer dans leur pays, mais les usurpateurs qui occupent à présent leur territoire et leurs foyers les en empêchent.

Les Nations Unies, en reculant devant leurs responsabilités et en refusant de garantir les droits, la propriété et les intérêts des Arabes dans le territoire attribué à « l'État juif », ont encouragé l'agresseur et éliminé toutes les possibilités de règlement pacifique...

De nombreux incidents forcèrent les habitants arabes à s'en aller. Voici les deux incidents* les plus graves qui jouèrent un rôle prépondérant dans le départ des réfugiés :

Le premier se produisit au cours de la nuit du 4 Janvier 1948, dans le quartier de *Kataman* à Jérusalem, à peine un mois après l'adoption de la décision de partage: l'hôtel *Sémiramis* sauta et vingt-deux personnes furent tuées dont le consul général d'Espagne. Cet attentat injustifiable eut pour résultat d'obliger de nombreuses familles à s'installer dans des endroits plus sûrs. D'autres incursions eurent lieu encore le 29 Avril 1948, quand les sionistes lancèrent leur attaque finale et occupèrent le quartier, quatorze maisons avaient déjà explosé et cette partie de la ville avait été vidée de tous ses habitants arabes. Le second incident causa une grande émotion dans le monde entier à cause de son caractère extrêmement brutal. Le 9 Avril 1948, de puissantes forces sionistes attaquèrent le village de *Deir Yassin*, à l'ouest de Jérusalem. Au cours de cette agression deux cent cinquante hommes, femmes et enfants furent massacrés...

LA VIE DES PALESTINIENS

Journal palestinien par Rachid Boudjedra Éditions Hachette

* Les deux incidents se produisirent à l'intérieur de la « Zone internationale de Jérusalem », c'est-à-dire en dehors des zones affectées aux États arabe et juif.

Dans les camps de réfugiés

L'attaché de presse parle des améliorations qui ont été introduites dans les camps depuis 1948. Il dit que les camps de toile n'existent pratiquement plus. En fait ceci n'est pas très exact, parce que les derniers réfugiés de l'exode de 1967 sont, eux, sous les tentes; à cela, il faut ajouter 30 à 40% des anciens qui continuent à vivre sous les abris en toile. Les maisons en dur dont parle l'attaché de presse de l'U.N. R.W.A. ne sont rien que des taudis où les familles s'entassent dans des conditions d'hygiène lamentables. Ces bidonvilles qui s'étalent comme des bourrelets de misère, à l'extérieur des villes libanaises, en sont l'exemple frappant. Le voyageur qui arrive de l'aéroport ne peut pas ne pas voir le camp de Chatila où s'entremêlent, dans un désordre indescriptible, les maisons en dur, les tentes et les abris de fortune, telles ces carcasses de voitures utilisées comme habitation par quelques familles parmi les plus déshéritées !...

...Selon les statistiques de cet organisme de l'O.N.U., 45% des réfugiés vivent dans les camps. Les autres vivent dans les villes et, la plupart du temps, dans les quartiers les plus pauvres où ils forment une zone de misère particulièrement dense. De quoi vivent-ils? En dehors de l'aide, ils font tous les petits métiers à l'intérieur des camps mais la grande majorité forme un Lumpenprolétariat inemployé très souvent et faisant, de temps en temps, les travaux les plus durs et les moins bien payés. J'avais déjà remarqué qu'au Liban, les ouvriers des chantiers et de la voirie étaient des Palestiniens reconnaissables à leur « koufia » aux couleurs bariolées. En outre, le chômage touche jusqu'à 50 % des adultes...

Combien y a-t-il de réfugiés dans les camps d'une façon précise ? Réponse: 1 468 161. En fait, ce chiffre, mon interlocuteur le dit lui-même, est loin de la réalité. Un grand nombre de réfugiés vivent clandestinement dans les camps et ne sont pas enregistrés, parce qu'ils n'ont pas tous les papiers nécessaires~ pour mériter l'aide de l'O.N.U. (!)...

...Les réfugiés sont ainsi répartis. Dans différents pays :

- Jordanie: 532 81 5 personnes réparties dans 10 camps.
- Rive ouest du Jourdain: 273264 personnes réparties dans 20 camps.
- Gaza: 318 103 personnes réparties dans 15 camps.
- Liban: 180 1 70 personnes réparties dans 15 camps
- Syrie: 163 809 personnes réparties dans 6 camps.

Parmi les écoliers

Je demande aux élèves de dessiner un coq. Je m'attendais bien à ce qu'ils expriment dans leur graphisme toute l'agressivité qui les caractérise mais j'ai été réellement édifié par ces dessins d'enfants. Plumes hérissées. Pattes tordues. Becs d'une grosseur inouïe. Crêtes en forme de plaques de sang. Et des couleurs d'une violence extraordinaire! Violet. Rouge vermeil. Jaune agressif. Une fillette a même dessiné les yeux du coq en forme de balles. Elle s'explique: « C'est mon coq. Je le promène avec moi. Il me protège. Ses yeux crachent le feu. Ses flancs sont blindés. Les avions israéliens ne peuvent pas l'atteindre. Comme c'est mon coq, alors moi aussi, je suis hors de leur atteinte... » Un enfant, Sami a dessiné un coq avec, en guise de plumes, des écailles vertes et brillantes. Pourquoi des écailles? Réponse de Sami : « C'est un coq-dragon, comme il y en a au Vietnam. »...

Revue « France Nouvelle » 1er- 7 Octobre 1974

Article d'Hélène Constans. Dans un maquis du Fath

Dans le sud libanais, à 35 km à vol d'oiseau du Golan, nous avons rencontré des feddayin, dans un maquis du Fath. Le matin même à quelque 50 kilomètres de là, des avions israéliens avaient bombardé un village libanais, sous prétexte que s'y trouvaient des réfugiés palestiniens. Cela arrive presque quotidiennement. L'armée libanaise tient ses premiers postes à 40 km environ au nord de la frontière israélo-libanaise, si bien que ce sont les feddayin qui défendent le territoi-

re libanais plus au sud contre les incursions des commandos israéliens et les bombardements. On voit les problèmes qui naissent d'une telle situation. Nous avons assisté à une séance d'entraînement : gymnastique suédoise, parcours du combattant, close-combat. L'après-midi est consacré à l'enseignement: histoire et géographie de la Palestine et du monde arabe: stratégie et tactique des guerres de libération (Vietnam, Cuba, Afrique noire); « politisation » (comme disent les Palestiniens) c'est-à-dire discussions à partir de textes théoriques (marxistes entre autres), de revues et de journaux. Le commandant du maquis nous a dit: « Nous ne faisons pas la guerre pour la guerre, mais pour la paix. Nous voulons aussi soustraire le peuple d'Israël à l'empire du sionisme et de l'impérialisme et construire un État démocratique, laïque et multiconfessionnel »...

LA LUTTE DES PALESTINIENS

La lutte armée et la résistance palestinienne par le Général Moustafa Tlass

Problèmes politiques et sociaux n° 76

Après l'échec vers le milieu des années 60, de la politique des conférences arabes au sommet concernant le détournement des eaux du Jourdain par Israël, les militants palestiniens se sont rendus compte de l'inutilité de compter totalement sur les gouvernements arabes pour la libération de la Palestine occupée. Ils ont alors compris qu'ils devaient, en premier lieu, compter sur eux-mêmes et ils ont mis leur foi dans la guerre populaire de libération et dans la lutte armée, considérant celles-ci comme la voie de la libération et du retour au foyer.

Ayant entrepris de marcher dans cette voie nouvelle, un groupe révolutionnaire de jeunes gens résolus ont réussi à obtenir des armes et se sont infiltrés en territoire occupé, dans une mission de reconnaissance des postes et des objectifs eux-mêmes. Au cours de l'accomplissement de cette mission en Haute-Galilée, ils sont tombés sur une patrouille ennemie et ce fut le premier engagement armé entre les feddayin palestiniens et les forces israéliennes, le 2 novembre 1964. A la suite de quoi ce groupe de jeunes gens révolutionnaires commença à orga-

niser ses rangs, à entraîner ses éléments et à leur fournir armes, équipements et munitions; ils se donnèrent pour nom: « la jeunesse de la revanche ».

Pendant ce temps-là, un autre groupe de jeunes révolutionnaires avait également emprunté le chemin de la lutte armée pour la libération et le retour en Palestine... (le) Mouvement de libération nationale palestinienne ou Fatah; après s'être entraînés au maniement des armes et aux méthodes de la guérilla, ils décidèrent de passer à l'action et leur première opération en territoire occupé eut lieu dans la nuit du 31 décembre 1965.

Durant cette même période... un troisième groupe révolutionnaire est apparu ayant parmi ses membres des officiers palestiniens en service dans les armées arabes; cette troisième organisation prit le nom de Front de libération de la Palestine et commença ses premières opérations contre l'ennemi dans les territoires occupés vers la fin de 1965. Ainsi est né le mouvement de la résistance palestinienne.

La politique du tout ou rien ne sert pas la lutte palestinienne par

Faek Ouarrada

Problèmes politiques et sociaux n° 76

Il est incontestable que la lutte contre l'agression impériale-israélienne et le recouvrement des droits du peuple arabe palestinien est l'un des problèmes les plus importants qui se posent au mouvement de libération arabe, au mouvement de libération du peuple arabe palestinien et à leurs alliés dans le monde.

Nous aimerions affirmer que ce qui caractérise le mouvement de la résistance palestinienne ce ne sont pas, comme le laissent entendre certains des défaitistes, des résignés et des conspirateurs, les dangers ou les aspects négatifs, mais ce sont plutôt son essence révolutionnaire, son esprit hautement combatif découlant de la volonté du peuple arabe palestinien de ses solides traditions révolutionnaires, de sa détermination à reconquérir ses droits spoliés et de son droit à décider de son destin sur son sol. Mais cette vérité, aussi importante soit-elle,

ne doit pas nous empêcher de relever quelques graves faiblesses et erreurs auxquelles il faudrait remédier rapidement énergiquement dans l'intérêt du mouvement et de son progrès :

1. - Ce mouvement héroïque a énormément pâti des surenchères et de son esprit aventurier, ce qui lui a valu beaucoup de déboires. Il est encore aujourd'hui exposé à ce danger au point qu'il n'arrive plus parfois à le supporter et devient impuissant.

2. - Certains milieux tentent de pousser ce mouvement à s'opposer et à se heurter à ses alliés et à ses amis arabes et autres, prétextant que « tous » conspirent contre lui. Mais ce faisant, le mouvement devient une proie facile pour ses ennemis.

L'intérêt essentiel de la révolution palestinienne réside dans le fait qu'elle s'harmonise et concorde avec le mouvement de libération arabe, qui a à sa tête la République arabe unie, et avec le mouvement mondial de libération, à la tête duquel se trouve l'Union Soviétique.

3. - L'expérience du peuple arabe palestinien, en particulier, et celle de tous les peuples, en général, démontrent clairement que la politique « du tout ou rien » n'est pas susceptible de servir les causes vitales du peuple. Tout révolutionnaire véritable doit tenir compte, à chaque moment et à chaque phase donnée de la lutte, de l'équilibre et du rapport des forces. Il saura ainsi ce qui est réalisable et réaliste et ce qui ne l'est pas. Par conséquent, il est indispensable d'adopter une politique habile et souple afin que le mouvement ne sombre pas dans le néant.

4. - Le rassemblement et la mobilisation des forces et des énergies du peuple palestinien pour son combat sacré est une condition essentielle et nécessaire à la réussite de ce combat. Cela signifie qu'il faut créer un front démocratique, consacrant l'alliance de toutes les forces politiques. Ces considérations devraient être admises par le Conseil.

LES SOLUTIONS AU PROBLÈME PALESTINIEN

Déclaration de Yasser Arafat à la tribune des Nations Unies (15 novembre 1974).

Pourquoi ne pas rêver et espérer revenir un jour d'exil pour vivre dans l'égalité, la fraternité et la justice avec nos frères chrétiens, musulmans

et juifs?

*Déclaration de J. Sauvagnargues,
Ministre français des Affaires Etrangères (23 octobre 1974).*

Le meilleur moyen d'arracher des gens au désespoir et à la violence, c'est de faire en sorte qu'ils prennent leurs responsabilités sur le plan international, c'est-à-dire qu'ils agissent en fonction des réalités internationales.

*Un plan pour un État palestinien par Averroes
Problèmes politiques et sociaux n° 76*

Il est important de se souvenir que l'État d'Israël a été admis comme membre des Nations-Unies à condition qu'il applique les résolutions de l'Assemblée générale. Du côté arabe, la reconnaissance des droits souverains des Arabes palestiniens sur leur territoire a été constamment réaffirmée par les États arabes et la ligue arabe depuis le 12 avril 1948.

Par conséquent... ces résolutions fournissent la seule base sur laquelle un règlement pourrait être réalisé. Un État arabe palestinien est la seule solution rationnelle aux revendications et aux souffrances indéniables des Arabes palestiniens. Cette solution reconnaîtrait et rétablirait leur identité spécifique et leur existence. La création de cet État guérirait de nombreuses blessures et diminuerait les craintes et les suspicions du monde arabe. Elle permettrait en outre aux Arabes de Palestine de contribuer efficacement et de façon constructive au développement de l'Orient arabe, grâce à leur vitalité et leurs talents qui ne demandent qu'à s'exprimer.

... Cette nouvelle situation, tout en établissant les bases d'une coopération future, supprimerait l'hostilité actuelle, l'arrogance de la victoire et l'indignité de la défaite.

TABLE DES MATIÈRES

1. La fin d'une amitié	3
2. Un village rayé de la carte	10
3. Les sauterelles	15
4. La boue	20
5. Le pain des autres	26
6. Survivre n'est pas vivre	32
7. Celui qu'on attendait.....	37
8. La maison de Sami	43
9. Les trouble-fête	49
10. Panser ses blessures.....	55
11. Un bourdon de malheur.....	60
12. Le temps d'une chanson	63
13. Le retour en Galilée.....	73
14. Un enfant nommé Nour Eddine.....	79
15. Extraits de journaux, revues et livres.....	83
Table des matières.....	92